

F. FAMELON

UNE FICHEL CANADIENNE

PARIS: LES ÉDITIONS DE LA MAISON DE LA LIBRAIRIE

BX 4705
P36
P36
1907
c.3

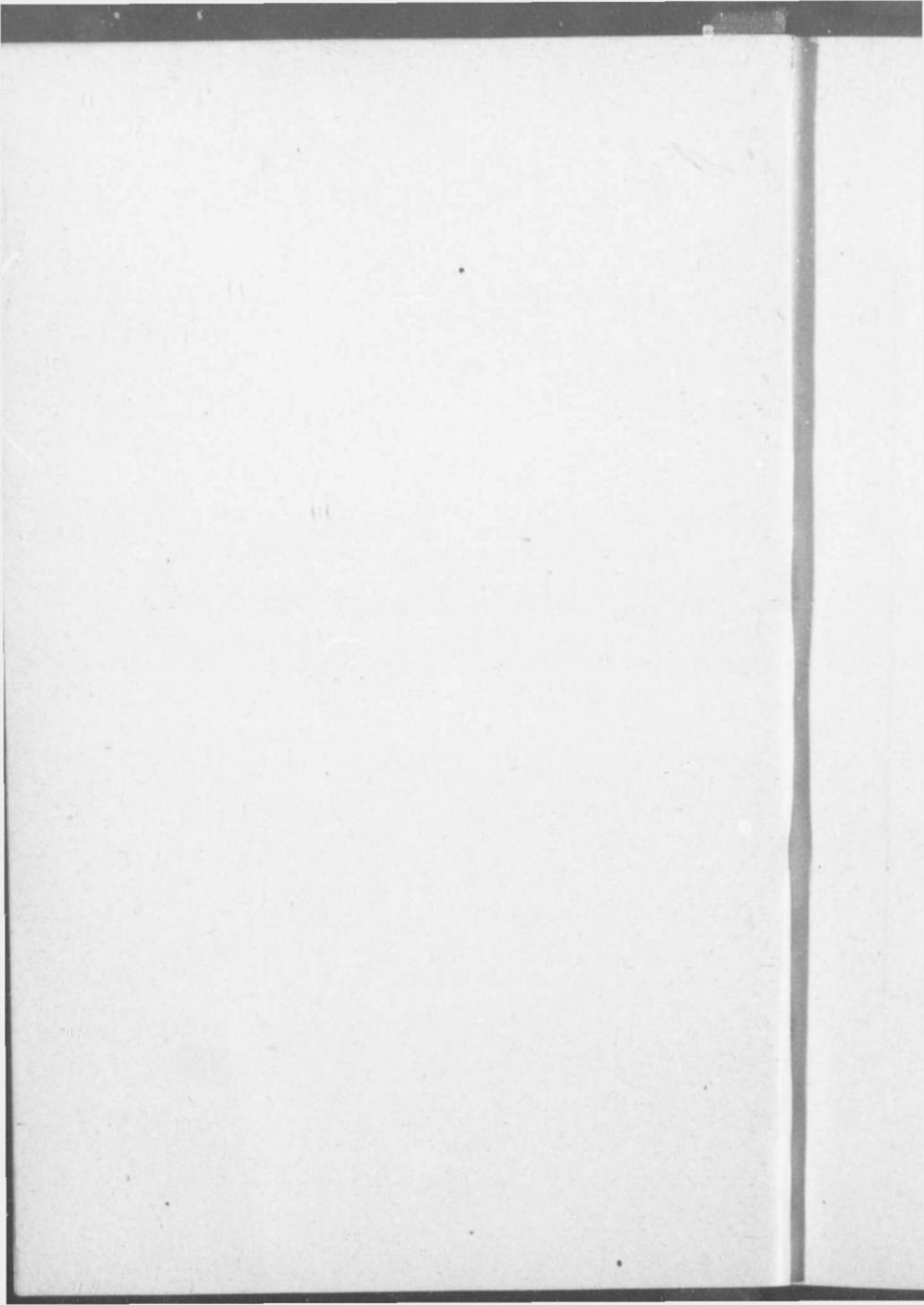
Can Pampaloso
Alfred

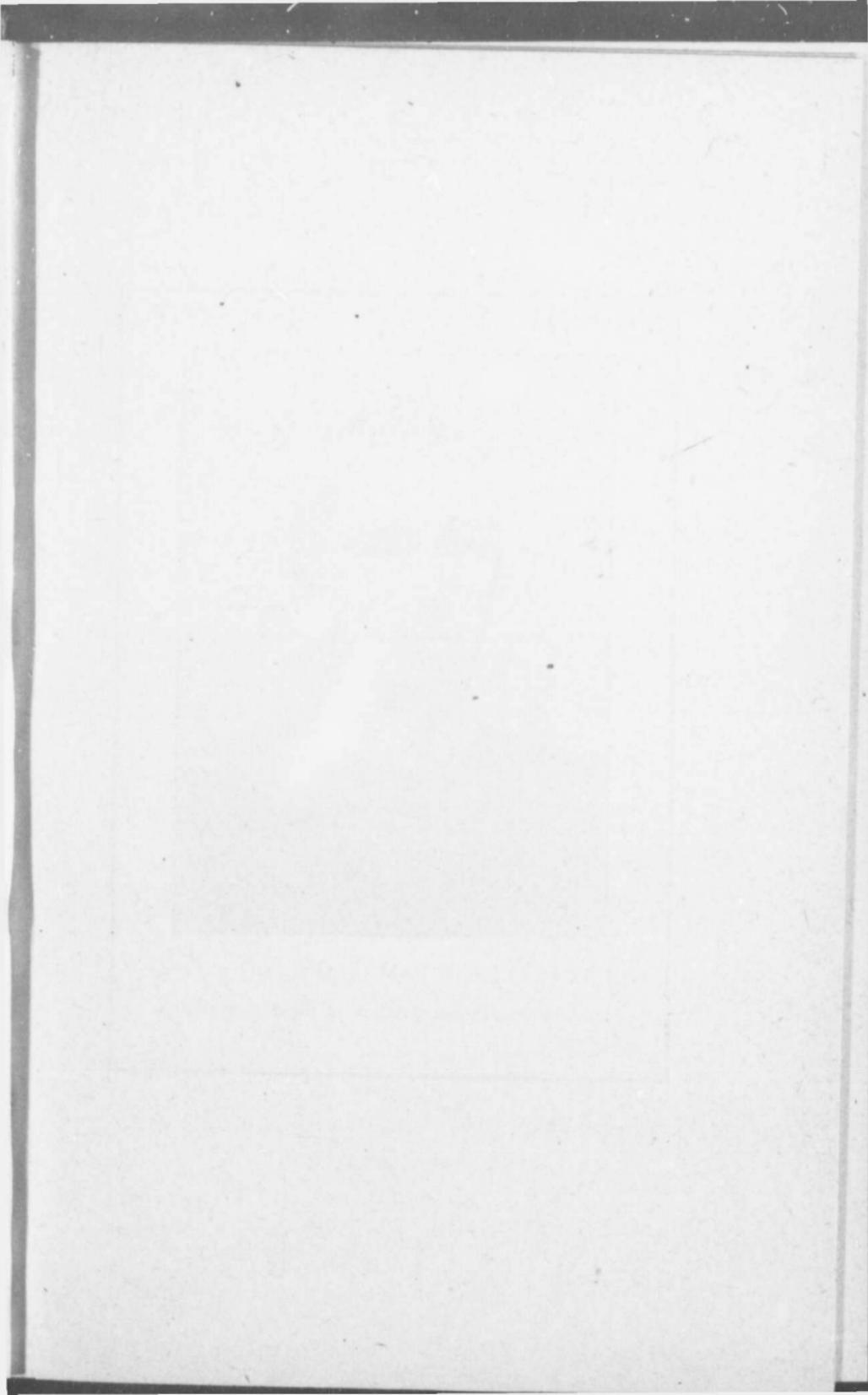
UNI

UNE FLEUR CANADIENNE

DANS

L'INSTITUT DE SAINT ALPHONSE.







LE R. P. ALFRED PAMPALON, rédemptoriste,
mort en odeur de sainteté, le 30 septembre 1896.

1194

UNE FLEUR CANADIENNE

DANS

L'INSTITUT DE SAINT ALPHONSE

OU

NOTICE BIOGRAPHIQUE

DU

R. P. ALFRED PAMPALON.

De la Congrégation du Très Saint Rédempteur,
Par son frère le Père PIERRE PAMPALON,
de la même Congrégation.



MONTREAL

E. SENÉCAL & CIE, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

N° 73, rue Saint-Jacques

1902

BX4705

P36

P36

1907

C. 3

ENREGISTRÉ en l'année dix neuf cent deux, par le PÈRE PIERRE
PAMPALON, C. SS. R., au Ministère de l'Agriculture,
conformément à l'Acte du Parlement du Canada.

pa
rap
gré
FLI
PHC
PAM
pres

Pern

APPROBATIONS.

En vertu des pouvoirs qui nous ont été communiqués par notre Révérendissime Père Général, et vu le rapport favorable de deux théologiens de notre Congrégation, chargés d'examiner le livre intitulé: UNE FLEUR CANADIENNE DANS L'INSTITUT DE SAINT ALPHONSE, OU NOTICE BIOGRAPHIQUE DU R. P. ALFRED PAMPALON, RÉDEMPTEUR, nous en permettons l'impression.

Bruxelles, le 1^{er} janvier 1902.

Jos. STRYBOL, C. SS. R.,

Sup. Prov. Belg.

Permis d'imprimer :

Montréal, le 8 janvier 1902.

✠ PAUL, arch. de Montréal.

R.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

Si nous avons, au cours de cet ouvrage, employé le titre de Vénérable, de Bienheureux ou de Saint, et reproduit le récit de faveurs obtenues par l'entremise du R. P. Alfred Pampalon, rédemptoriste, nous affirmons n'avoir pas voulu en cela prévenir la décision du Saint-Siège, et nous déclarons nous conformer en tout aux décrets de S. S. le pape Urbain VIII.

ALF

Alf
1867 à
bords
de la v
Il fu
paroiss
Il étai
naquire
Pampal

LE

R. P. ALFRED PAMPALON

CHAPITRE PREMIER.

ALFRED PAMPALON AVANT SON ENTRÉE EN
RELIGION.

Alfred Pampalon naquit le 24 novembre 1867 à Lévis, jolie petite ville située sur les bords du majestueux Saint-Laurent, en face de la ville de Québec, au Canada.

Il fut baptisé le même jour, dans l'église paroissiale de Notre-Dame de la Victoire. Il était le neuvième des onze enfants qui naquirent de l'union chrétienne d'Antoine Pampalon et de Joséphine Dorion.

Son père, entrepreneur, présida à la construction de plusieurs couvents et d'un bon nombre d'églises, entre autres, la somptueuse Basilique de Sainte-Anne de Beaupré. Homme intègre et vertueux, il jouit constamment de l'estime de tous ceux qui l'ont connu et en particulier des ouvriers dont il fut toujours l'ami. Son épouse chérie, modèle de mère de famille, ne cessait pas d'inculquer dans le cœur de ses enfants l'horreur du mal et l'amour de la vertu. Elle dirigea les premiers mouvements du cœur d'Alfred vers le bon Dieu. Les premiers mots qu'elle lui apprit à articuler, furent les saints noms de Jésus et de Marie. Elle se plaisait à lui faire prononcer souvent ce nom si plein d'onction de sa bonne mère du ciel, et c'est ce qui fera dire plus tard au Père Alfred : "Oh ! quel heureux moment ce fut pour moi, ô Marie ! d'entendre ton doux nom étant encore enfant. A ton nom suave mon cœur tressaillait d'allégresse."

Alfred n'avait que six ans quand la mort

lui
rés
me
ser
la t
C
role
ava
leur
Bier
terre
avez
de
C'es
à ell
aime
vous
afin
chrét
des p
cée,
milice
Ap

lui enleva sa mère. Elle mourut parfaitement résignée à la volonté du Seigneur, et fermement convaincue de pouvoir rendre plus de services à ses enfants du haut du ciel que sur la terre.

Quelles sont touchantes les dernières paroles qu'elle adressa à ses enfants, dont l'aîné avait à peine quinze ans ! " Chers enfants," leur dit-elle, " le bon Dieu m'appelle à Lui. Bientôt vous n'aurez plus de mère sur la terre ; mais levez les yeux au ciel ; là vous avez une mère la plus puissante, la meilleure de toutes, la bienheureuse Vierge Marie. C'est cette mère-là que je vous lègue ; c'est à elle que je vous consacre et vous confie ; aimez-la beaucoup, elle vous aimera et saura vous protéger sans cesse. Je prierai au ciel, afin que mes enfants puissent être de bons chrétiens et je demanderai à Dieu d'avoir des prêtres dans ma famille." Elle fut exaucée, car trois de ses fils s'enrôlèrent dans la milice sacerdotale.

Après une année de veuvage, le père d'Al-

fred jugea bon de se remarier. La seconde mère fut bonne pour tous les enfants de son mari, mais particulièrement pour Alfred, à cause du respect et de l'affection que ce dernier lui témoignait. Aussi, lorsqu'Alfred la quitta pour entrer en religion, elle n'hésita pas à affirmer en présence des parents et amis, qu'elle n'avait eu que des consolations de lui, que c'était un enfant parfait, que jamais elle ne l'avait vu commettre la moindre faute.

En septembre 1876, il entra au collège de Lévis. Au mois de mai de l'année suivante, il eut l'insigne bonheur de faire sa première communion. Combien vifs furent être les tressaillements de ce cœur si pur en recevant son Dieu pour la première fois !

Le 7 octobre 1877, sa Grandeur Mgr Taschereau, archevêque de Québec, lui conféra le sacrement de Confirmation dans l'église de Notre-Dame de la Victoire. Il était devenu soldat du Christ, prêt à combattre désormais tous les ennemis de son âme. Ce

fut
le
res
du
tre
son
É
piét
se
d'ab
tout
d'off
chac
No
ses p
tion
pour
et la
Du
tude
tantes
surpri
image

le
n
à
e
d
a
t
s
:
fut en cette circonstance solennelle qu'il prit le nom de Joseph, désirant se placer, pour le reste de ses jours, sous la protection spéciale du glorieux Patriarche de Nazareth, et montrer ainsi à la sainte Vierge la délicatesse de son amour pour elle.

A partir de sa première communion sa piété devint plus ardente et plus solide. Il se mit à fréquenter la sainte communion d'abord tous les quinze jours, puis bientôt toutes les semaines, et jamais il ne manqua d'offrir le bouquet d'une bonne communion à chacune des fêtes de sa mère du ciel.

Non content d'être assidu chaque jour à ses prières du matin et du soir et à la récitation du rosaire, il se retirait souvent à l'écart pour converser plus librement avec son Dieu et la bienheureuse Vierge Marie.

Durant ses vacances, Alfred allait d'habitude passer quelques jours chez une de ses tantes. Celle-ci rapporte que souvent elle surprit son cher neveu à genoux devant une image de la sainte Vierge. " Il demeurait là

plus d'une heure," dit-elle, "immobile comme une statue. Pour ne pas le distraire dans ses doux colloques avec la plus tendre des mères, je me retirais en silence, remplie d'une grande admiration pour cet ange de la terre."

Au collège sa conduite fut toujours exemplaire. Il passait pour un autre Louis de Gonzague. Un de ses professeurs écrivit même un jour sur son bulletin qu'Alfred était "sage comme un ange."

Monsieur l'abbé Fr. Naz. Fortier, qui a été son supérieur pendant cinq ans, interrogé s'il n'avait pas quelques renseignements intéressants sur le compte d'Alfred, répondit: "Je trouve très intéressante la vie d'un élève de 12 à 18 ans, qui fait la plus grande partie de son cours d'étude, sans mériter un reproche. C'est ce qu'Alfred Pampalon a fait. Fidèle au règlement, docile, appliqué au travail, à la prière: tel a été l'élève que j'ai connu. Non-seulement je n'ai pas eu d'observation à lui faire, mais je n'ai pas souve-

na
au
:
cor
sai
sai
tro
lui.
una
T
hor
voy
ce
quel
soit
sa p
pou
il se
A
fois,
de l
lui-m
Seign

nance que l'on ait jamais fait quelque plainte au sujet de sa conduite."

Sa vertu fut aussi fort appréciée par ses condisciples qui le regardaient comme un saint. Son amabilité et sa franchise le faisaient chérir de tous : de là on aimait à se trouver en sa compagnie, à s'amuser avec lui. Aussi bien ses amis le nommèrent-ils unanimement président de leurs jeux.

Tous savaient qu'Alfred avait la plus vive horreur pour les paroles inconvenantes. Le voyait-on venir, ils disaient : " Attention à ce que nous dirons, voici qu'il vient." Si quelqu'un venait à proférer une parole tant soit peu indécente en sa présence, aussitôt sa physionomie devenait sérieuse, et s'il ne pouvait pas faire taire cette mauvaise langue, il se retirait au plus vite.

Alfred avait 14 ans, quand pour la première fois, Dieu lui inspira l'idée de la prêtrise et de la vie religieuse. Laissons-le raconter lui-même les circonstances dans lesquelles le Seigneur l'appela à Lui : " Autorisé à mettre

par écrit ce que je puis me rappeler de la manière dont Dieu s'est servi pour me porter à me consacrer à Lui, je le fais très volontiers, persuadé par là, que j'accomplis sa sainte volonté. Daigne ce Dieu de toute bonté m'éclairer et me montrer encore une fois combien je lui suis redevable d'un si grand bienfait, le plus grand après celui de mon baptême.

“ De bonne heure je fus mis au collège où je suivis pendant cinq ans le cours des études commerciales. Pendant ce temps je ne me rappelle aucunement d'avoir remarqué en moi aucun indice de vocation religieuse ou sacerdotale, et par conséquent, j'étais résolu d'embrasser un état dans le siècle. Mais voilà que tout à coup, par un bienfait de la divine Providence je tombai gravement malade. Alors Dieu me fit comprendre que ce n'était pas là la voie que je devais suivre, qu'Il me voulait à Lui; tel était aussi le sentiment de mon confesseur venu pour m'assister. Sans tarder, pour répondre à l'appel de Dieu, je

résolus donc, quoique vieux, de suivre le cours classique. A mesure que le cours de mes études avançait, mon dessein de me consacrer à Dieu s'affermisssait de plus en plus en moi. Mais ce qui acheva de l'affermir, ce fut une seconde maladie. C'était là que Dieu m'attendait et m'inspira l'idée de mettre fin à mon dessein par le lien irrésistible du vœu. Je le lui promis, s'il m'accordait la guérison ; et en effet mon état s'améliora et mon mal disparut. Depuis lors aucun obstacle n'est venu me détourner de ma promesse ; au contraire, ma résolution à l'exécuter devint de plus en plus forte."

Alfred avait reçu, dans chacune de ses deux graves maladies, les derniers sacrements. Chaque fois on pensait qu'il allait mourir, mais Dieu, le Maître de la vie, le conserva sur la terre, pour en faire un parfait rédemptoriste et un prêtre selon son cœur.

Au commencement du mois de juin 1886, notre pieux jeune homme prit le bâton de pèlerin et se dirigea à pied vers le sanctuaire

de la Bonne Sainte Anne de Beaupré. Il parcourut une distance de vingt et un milles. Au terme de son saint voyage, il n'eut rien de plus empressé que d'aller s'agenouiller au pied de l'image miraculeuse de la mère de Marie, la glorieuse Patronne des canadiens. Il la supplia de faire réussir son sublime projet de se faire religieux rédemptoriste.

Ses dévotions accomplies, il alla frapper à la porte du monastère des Pères Rédemptoristes, fit demander le Révérend Père Supérieur et lui exposa humblement son dessein d'entrer dans la Congrégation du Très Saint Rédempteur. Après mûre délibération, il fut admis, et on lui dit de se tenir prêt à partir vers la fin du mois de juillet, avec six autres canadiens, pour le noviciat de Saint-Trond, en Belgique.

Alfred ne cessera, le reste de sa vie, de remercier le Seigneur d'avoir daigné jeter un regard de miséricorde sur lui, en voulant bien le retirer du monde. Et c'est ce qu'il appellera un grand prodige de la bienheureuse Vierge Marie à son égard.

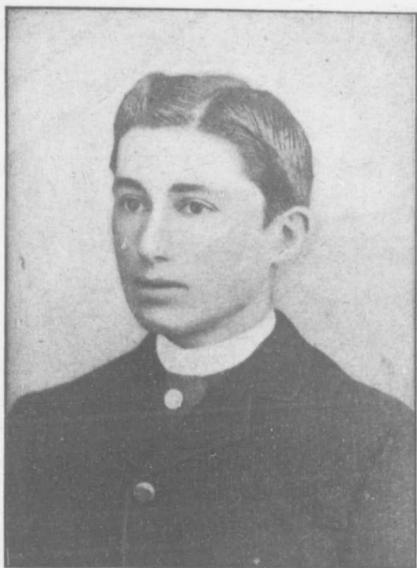
L'heure du départ allait sonner ; c'était l'heure de la séparation. Déjà le père d'Alfred avait donné à Dieu plusieurs de ses enfants : son fils aîné était devenu prêtre, un autre était entré dans la Congrégation du Très Saint Rédempteur, une de ses filles était devenue religieuse de Jésus-Marie, à Sillery ; mais un quatrième enfant était demandé par Dieu à ce brave chrétien. Il fit ce dernier sacrifice généreusement, comme il avait fait les autres, voyant en tout cela la sainte volonté de Dieu. Mais la séparation ne se fit pas sans beaucoup de larmes de la part du père qui, très avancé en âge et infirme depuis deux ans par suite d'un accident, s'attendait bien à ne plus revoir ici-bas son cher Alfred. De son côté, le fils se montra généreux pour son Dieu, il fit taire la voix de la nature pour n'écouter que celle de la grâce. S'il répandit des larmes, lors des adieux, elles étaient bien légitimes, ces larmes filiales, puisqu'elles étaient répandues pour un père qui avait été si bon, si dévoué pour son enfant.

Alfred quitta donc tout pour son divin Maître : parents, amis, patrie, prêt à traverser les mers, à aller s'enfermer dans un cloître, à onze cents lieues de son pays.

Il s'embarqua à Québec, le 24 juillet, à bord du magnifique bateau à vapeur le *Vancouver*.

A dix heures sonnant, dans l'avant-midi, le signal est donné, et le navire se met en mouvement. Ses parents et ses amis sont au quai pour lui envoyer un salut d'adieu, un dernier souhait de bonheur et un espoir de retour.

in
er
à



ALFRED PAMPALON,
à l'âge de 19 ans.

A
r
to
la
sa
de
ch
de
re
de
ph
l'a
d'e

CHAPITRE II.

SON NOVICIAT.

Après une heureuse traversée de dix jours, Alfred débarqua en Belgique, et, le 6 août 1886, il fit son entrée au noviciat des rédemptoristes, à Saint-Trond.

Au terme de son voyage, pénétrant dans la maison de Dieu, ne pouvait-il pas dire avec saint Louis de Gonzague ? " C'est ici le lieu de mon repos, j'y demeurerai, puisque je l'ai choisi."

Le 8 septembre 1886, fête de la Nativité de la bienheureuse Vierge Marie, après une retraite de quinze jours, il eut la consolation de revêtir les livrées des enfants de saint Alphonse. C'est alors que commença pour lui l'année de noviciat. Pendant ce temps d'épreuve, la Congrégation, d'une part, étudie

ses candidats en vue d'acquérir la certitude morale qu'ils sont réellement appelés de Dieu, et elle juge s'ils méritent d'être admis à prononcer les vœux ; les novices, d'autre part, interrogent dans la solitude et la prière leurs forces et leur volonté, par rapport aux obligations qu'ils doivent contracter pour toujours par la profession religieuse.

Sans différer un moment, le frère Alfred se mit avec générosité à l'œuvre de sa sanctification. Il s'appliqua avec toute l'ardeur possible à se pénétrer de l'esprit de l'Institut, qui est un esprit d'abnégation, de simplicité et d'humilité.

Pour réussir à devenir un parfait rédemptoriste, il s'efforça d'imiter de plus en plus l'Enfant Jésus, que la Règle donne pour modèle aux novices ; en outre, il s'abandonna tout entier et sans réserve à la direction spirituelle de son Père Maître, lui rendant un compte exact de son intérieur, afin d'en recevoir une direction sûre et complète.

Tous ses conovices le considéraient comme

un parfait modèle de régularité et des vertus religieuses.

“ Dès le noviciat, nous écrit l'un d'eux, j'ai remarqué en lui une extrême générosité pour s'acquitter de tous ses devoirs le plus ponctuellement et le plus parfaitement possible. Sa santé déjà faible et sujette, surtout durant l'hiver, à différentes infirmités, ne l'empêcha jamais de suivre exactement le train commun, et de nous donner à tous l'exemple de l'accomplissement parfait de ses devoirs. Son exactitude se fit remarquer aussi dans la ponctualité avec laquelle il remplissait tous ses petits offices. Aussi le révérend Père Maître trouva-t-il fort peu d'occasion d'humilier notre Alfred. Je me rappelle qu'il lui a recommandé, durant tout son noviciat, ces deux seules choses : de se tenir plus droit en marchant et d'être plus loquace en récréation. Tous les novices ont pu constater avec quelle vigilance, quelle contrainte même, il s'efforçait de se conformer à ces observations.

“ Dès son noviciat il se signala par une

tendre dévotion à Marie. Je le vois encore à la chapelle du noviciat, longtemps, très longtemps à genoux devant le tableau de Notre-Dame du Perpétuel Secours, et le regard doucement fixé sur sa bonne mère."

Écoutons maintenant le témoignage de son Père Maître, le R. P. Fr. Tournai :

" Vous me demandez quelques renseignements sur l'aimable Alfred, nous écrit-il. Certes je l'ai bien dans ma mémoire, et je me souviens très distinctement de mes relations avec lui. Mais après tant d'années (10 ans), et après en avoir vu tant d'autres, il me serait malaisé d'entrer dans beaucoup de détails.

" Ils m'arrivèrent sept du Canada en une même fois. Je trouvais que le nombre était par trop respectable pour les attendre à la maison et, contrairement à nos usages, je pris sur moi d'aller les recevoir à la gare.

" Je vois encore Alfred à sa descente du train, calme et silencieux comme il devait l'être toujours, et cherchant posément ses bagages.

et
de
mi
c'êt
mo
san
de l
mer
env
faisa
facil
vien
un j
tête,
de v
lonté
chast
s'éco
Dieu,
avec
car il

“ Dès le premier jour il se mit à la besogne, et commença cette belle vie d'obéissance et de régularité parfaite dont vous avez pu admirer le couchant.

“ La caractéristique de cette belle âme, c'était la fidélité au devoir par principe d'amour. C'était une âme parfaitement simple, sans retour d'amour propre sur elle-même ; de là sa paix sans préoccupation des agissements d'autrui, de là son inaltérable douceur envers tous. Dans cette paix que l'humilité faisait en lui, l'union avec Dieu était chose facile, et je sais qu'il y fut fidèle. Je me souviens d'une question qu'il vint me proposer un jour, et qui ne m'est jamais sortie de la tête, tant elle dénotait chez lui d'innocence, de vigilance sur lui-même, et de bonne volonté à se renoncer en tout. Ce n'est pas de chasteté qu'il s'agissait pourtant. Et sa vie s'écoula ainsi, toujours la même, attentive à Dieu, douce aux hommes, calme et pacifique avec lui-même. Rien de saillant à nos yeux, car il était l'homme du monde le moins porté

à la pose, mais vivant tout caché en Dieu avec Jésus-Christ.”

Le Frère Alfred Pampalon était heureux dans sa vocation, et ne cessait de remercier le Dieu de toute bonté de ce sublime bienfait.

“ Là où j'ai compris plus clairement les desseins et la bonté de Dieu sur moi, écrit-il dans son *curriculum*, ce fut pendant mon année de noviciat. Que de fois n'ai-je pas apprécié dans ma solitude le grand bienfait de Dieu sur moi ! Que de fois dans mes méditations Dieu ne m'a-t-il pas fait comprendre le danger que j'aurais couru si je n'avais pas répondu aussitôt à sa grâce, ou bien le danger auquel je m'exposerais en voulant retourner dans le monde ! Oui, je le dis en toute sincérité, jamais je ne saurais assez témoigner ma reconnaissance et mon amour envers ce Dieu si bon et si digne d'être aimé, jamais je ne saurais assez le remercier d'un si grand bienfait. Ainsi éclairé des bienfaits de Dieu sur moi, ma vocation n'eut guère à souffrir de difficultés au noviciat, et les attaques de mon

ennemi ne purent l'ébranler. Toujours j'ai éprouvé de la joie d'avoir choisi un état si heureux, état qui m'assure la paix ici-bas et le bonheur éternel dans l'autre vie ; toujours j'ai apprécié cette vérité : j'ai choisi la meilleure part : *optimam partem elegit.*"

Enfin, l'année de probation pour notre fervent novice allait finir. Il fit dans le plus profond recueillement sa retraite préparatoire aux vœux, laquelle dura quinze jours. Il prit alors pour l'avenir de fortes résolutions de vivre en parfait religieux.

Le 8 septembre 1887 fut le grand jour de sa profession religieuse, jour après lequel il avait soupiré avec la plus vive ardeur. Il fit généreusement les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, ainsi que le vœu et le serment de persévérance. Dès lors il fut enchaîné irrévocablement au Dieu de son cœur par les liens d'or de la religion. Ses désirs se trouvèrent accomplis : il était rédemptoriste et il l'était pour l'éternité : *in æternum.*



MONASTÈRE DE BEAUPLATEAU, BELGIQUE.

CHAPITRE III.

SON STUDENDAT.

Le noviciat terminé, le père Alfred Pampalon partit pour le monastère de Beauplateau (Tillet), dans le Luxembourg belge. Il devait, dans cette maison d'études, compléter sa formation religieuse et scientifique par deux années de philosophie et quatre de théologie.

Il s'appliqua avant tout à bien graver dans son esprit et dans son cœur ces paroles de la Règle :

“ Que nos jeunes gens s'efforcent, dans tout le cours de leurs études, de ne pas perdre ce qu'ils ont acquis de recueillement au noviciat, mais que plutôt, avec le secours de la grâce divine, ils tâchent de l'augmenter encore. Qu'ils s'appliquent uniquement et

sérieusement à Dieu seul et à leurs études :
soli Deo et studiis.

“ Que Jésus disputant dans le Temple au milieu des Docteurs, soit le modèle qu'ils aient sans cesse sous les yeux, et qu'Il soit comme le miroir de toutes leurs actions ; qu'ils s'appliquent à imiter en tout son humilité et sa pureté d'intention, en même temps que sa manière de disputer, suave, affable et pleine de respect.”

Tous ses condisciples peuvent affirmer qu'il a pratiqué exactement ces précieux enseignements de la sainte Règle.

Au studendat comme au noviciat, on admira en lui la même régularité, la même soumission, la même douceur, la même générosité à supporter ses infirmités. Victime de Jésus souffrant, il continua à souffrir avec patience. On n'entendit jamais sortir de sa bouche la moindre parole qui trahit l'impatience ou seulement l'ennui. Toujours la même simplicité : nous disons *simplicité*, car il brilla toujours parmi nous par sa candeur extrême, sans

toutefois se singulariser en rien si ce n'est dans sa dévotion à sa bonne mère Marie.

Selon une pieuse coutume, deux ou trois étudiants rapportent à tour de rôle un trait édifiant à la récréation du soir. Après ceux-ci, libre aux autres d'y ajouter quelque chose, et le bon frère Alfred profitait souvent de cette occasion pour parler de la sainte Vierge.

Devait-il prêcher à l'académie des missions, il choisissait toujours un sermon sur Marie. Son professeur de dogme, connaissant son amour pour Elle, se plaisait à l'interroger sur les leçons concernant la Mère de Dieu. C'était vraiment lui faire plaisir que de lui parler de celle qu'il aimait tant.

Il ne manquait aucune occasion de faire honorer sa mère du ciel. Un jour un confrère lui demanda en badinant une pièce de poésie, lui promettant un chapelet pour chaque vers. Jamais Alfred n'en avait fait et peu de jours après, il lui en apportait trois cents avec cette humble inscription : *Non ego feci, sed Jesus,*

Maria, Joseph per me: " Je n'ai pas fait cette poésie, mais c'est Jésus, Marie, Joseph par moi." Tous admirèrent sa facilité et plainquirent le pauvre confrère qui avait endossé une si lourde responsabilité. Alfred, lui, se félicitait d'avoir ainsi honoré et fait honorer Marie. Depuis lors il composa plusieurs poésies, toutes en l'honneur de la sainte Vierge.

. Dans ses études notre pieux étudiant semblait surnaturellement éclairé d'en haut, en récompense, sans doute, de son esprit de prière et de sa droiture d'intention. Quoiqu'il ne disposât que de talents ordinaires, il parvint à la tête de sa classe en théologie dogmatique. Il comprenait sensiblement mieux les vérités spirituelles que les sciences humaines. Peu versé dans les subtilités de l'école, il avait par contre en théologie des intuitions qui, par leur sublimité, étonnaient ses confrères de classe. On pouvait bien lui appliquer le mot de saint Augustin : *Amor est oculus*. Son cœur éclairait son esprit et

ses études étaient de vraies méditations qui enflammaient l'amour surnaturel de son âme.

Du reste, le règlement que le frère Alfred Pampalon nous a laissé, par rapport à sa manière de procéder, et en histoire ecclésiastique et en morale, nous donne assez le secret de ses succès dans ses études.

Nous pensons faire plaisir au lecteur en le donnant ici :

*Ex amore Jesu, Mariæ, Josephi, Alphonsi,
Annæ.*

HISTOIRE ECCLESIASTIQUE.

MANIÈRE DE PROCÉDER.

1°—Voir, en étudiant, le cours de la divine Providence, et ainsi exalter l'infinie sagesse de Dieu qui dispose tout avec nombre, poids et mesure.

2°—Avoir un ensemble sur toute l'histoire ecclésiastique, de manière à pouvoir rattacher les faits qu'on apprend, soit par la lecture,

soit dans la conversation, soit dans sa propre étude.

3°—Etudier, non pas pour étudier et oublier presque aussitôt, mais étudier pour apprendre et retenir, et me rendre ainsi utile à l'occasion.

4°—Bien apprendre certaines questions qui sont d'une grande importance, et dont les ennemis de l'Église dénaturent la réalité pour la combattre. C'est ainsi que je serai en état de défendre à l'occasion notre mère la sainte Église.

5°—Pour ce qui regarde la classe :

a) être attentif à la récitation et à l'explication de la leçon ;

b) la réciter avec intelligence et dans une forme convenable ;

c) demander conseil à mon professeur dans mes difficultés ;

d) recourir à la prière dans mes difficultés.

6°—Ne pas oublier la répétition : c'est à ce prix que je pourrai apprendre.

7°—Le tout pour la plus grande gloire de Dieu, ma propre sanctification et la sanctification du prochain.

8°—Prendre pour patron saint Alphonse, —et pour devise : *Ex amore Jesu, Mariæ, Josephi* : “ Tout par amour pour Jésus, Marie, Joseph.”

Sa manière de procéder dans l'étude de la morale est à peu près semblable.

Ces méthodes prouvent un esprit d'étude sérieux et surnaturalisé.

L'étudiant qui l'imitera remplira certainement son devoir et progressera en même temps dans la vie surnaturelle.

CHAPITRE IV.

LA PRÊTRISE.

Un mois après l'émission de ses vœux, au début de sa philosophie, le frère Alfred Pamalon reçut, le 9 octobre 1887, la tonsure et les ordres mineurs, dans l'église de Saint-Jean-de-Beauplateau, des mains de sa Grandeur Mgr Bélin, évêque de Namur.

Il lui restait encore cinq ans avant de devenir prêtre : le jeune minoré en profita pour se préparer le mieux possible à recevoir la sublime dignité du sacerdoce.

Durant cet espace de temps, que de supplications ardentes il adressa au ciel, afin de devenir un prêtre selon le cœur de Dieu ! On a de lui deux belles prières pour demander la même grâce, dont l'une est adressée au divin Enfant Jésus et l'autre, à sa mère du ciel.

C'est spécialement lors de sa retraite de la semaine sainte de 1892, six mois avant son ordination, qu'il nous parle du grand bienfait du sacerdoce.

"C'est le temps plus que jamais," écrit-il, "de me préparer à cet acte si important de la prêtrise. Le bonheur de devenir un saint prêtre et, après mon ordination, de me conserver saint prêtre, mérite bien que j'emploie tous les moyens, quelque pénibles qu'ils soient, pour y parvenir.

"Qui suis-je, ô mon Dieu! pour que vous daigniez me faire une si grande faveur? Ah! je le comprends, mes infidélités passées m'ont rendu très indigne de cette grâce. Eh quoi! Seigneur, j'irais abuser de ce grand témoignage de votre amour? Oh! non, il n'en sera pas ainsi. Je veux devenir un prêtre tout zélé pour ma propre sanctification et le salut des âmes. Sache, ô mon âme! ce qui en a coûté à Jésus, pour qu'il te fasse prêtre. Il lui a fallu verser son sang, donner sa vie. Oui, c'est spécialement pour moi que ce bon

Sauveur est mort, afin que je devienne prêtre. Oh ! quelle serait mon ingratitude si je m'en rendais indigne ! Ce serait fouler aux pieds le sang de mon aimable Rédempteur. Oh ! non, plutôt mourir que de me rendre coupable d'une si noire offense.

“ O Jésus ! une telle grâce n'a dû me venir que de votre côté transpercé pour mon amour. O précieuse Lance qui m'a valu une telle faveur ! O Cœur de Jésus ! d'où m'est venue cette grâce, ouvrez-vous de nouveau pour me recevoir, et fermez-vous ensuite pour ne plus me laisser sortir. Oui, je veux former un seul cœur avec le vôtre, offrir un même sacrifice avec lui : un sacrifice d'anéantissement pour glorifier votre Père éternel, et lui témoigner mon humble soumission, un sacrifice de victime pure et sans tache, un sacrifice de charité.”

Plus le jour où le frère Alfred Pampalon serait revêtu du sacerdoce approchait, plus aussi il y préparait son âme par des prières ferventes, par des mortifications et par la

réception du sacrement de Pénitence, qu'il voulait recevoir le plus souvent possible, au dire de son directeur spirituel.

Le 27 septembre 1892, il commença sa retraite préparatoire aux saints ordres. Il voulut la placer sous la bienfaisante protection de l'auguste Famille de Nazareth. Sa prière continuelle, pendant ces jours de recueillement, était celle-ci :

“ O Jésus, Marie, Joseph ! vous le savez, je dois devenir prêtre et je ne le deviendrai qu'une fois, et cela pour mon plus grand bonheur ou pour mon plus grand malheur, suivant la disposition que j'y apporterai. Je le déclare en face du ciel et de la terre, j'aimerais mieux mourir à l'instant même que de devenir un prêtre tant soit peu négligent, et c'est la grâce que je vous prie de m'accorder si vous prévoyez qu'un tel malheur doit m'arriver.”

Ainsi disposé, notre jeune minoré reçut le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise les 2, 3 et 4 octobre 1892, avec dispense des inter-

stices canoniques. Son Evêque ordinateur fut Mgr Décrolière, évêque de Namur.

Nous n'entreprendrons pas de raconter quelle fut sa ferveur pendant ces augustes cérémonies : c'est le secret de Dieu et de ses anges. Impossible également de décrire la sainte joie dont fut inondée son âme à l'occasion de cette messe où, pour la première fois, il immola la Victime sans tache.

Laissons-le lui-même nous exprimer ses impressions après un jour si mémorable. Il le fait dans les pages suivantes :

“ O prêtre ! saint, saint, saint est Celui que tu remplaces ici-bas, aussi dois-tu être saint. C'est ici que la parole du grand Apôtre trouve son application : *Induemini Dominum nostrum Jesum Christum* : “ Revêtez-vous de Notre Seigneur Jésus-Christ.”

“ Qu'est-ce à dire, *se revêtir de Jésus-Christ* ? Si ce n'est avoir son esprit d'humilité, de renoncement total et d'oraison continue.

“ Qu'est-ce à dire, *se revêtir de Jésus-*

Christ ? Si ce n'est aimer comme cet aimable Rédempteur. De quel amour n'aimait-il pas son Père, lui, dont la nourriture était de faire la sainte volonté du Père éternel et d'accomplir son œuvre ? De quel amour n'aimait-il pas le prochain pour lequel il s'était livré ? De quel amour ne m'a-t-il pas aimé ? Il m'a aimé jusqu'au sacrifice de sa vie, ainsi dois-je l'aimer ; oui, jusqu'au sacrifice de toute ma vie, de sorte que je puisse m'écrier avec l'Apôtre : *Mihi vivere Christus est. . . vivo autem, jam non ego : vivit vero in me Christus* : "Ma vie c'est Jésus-Christ ; je vis, cependant, non plus moi-même : mais Jésus-Christ vit en moi."

"Qu'est-ce à dire encore, *se revêtir de Jésus-Christ ?* Si ce n'est conformer mes actions aux actions de Jésus-Christ, Lui, dont on disait : "Il a bien fait toutes choses :"
Bene omnia fecit.

"*Je suis prêtre*, et c'est pour l'éternité. O mon âme ! y as-tu sérieusement réfléchi : prêtre pour l'éternité : *sacerdos in æternum.*

“ *Je suis prêtre*, et comme tel médiateur entre Dieu et les hommes. Oh ! quelle terrible responsabilité ! le salut d'un grand nombre d'âmes comme la perte d'un grand nombre est entre mes mains. Mille fois heureux serai-je si ma conscience est irréprochable ! Car ainsi je contribuerai à la délivrance d'un grand nombre d'âmes. Mais malheur à moi si ma conduite n'est pas telle qu'elle doit être ! Car je me perdrai et avec moi un grand nombre d'âmes. O mon Dieu ! préservez-moi d'un tel malheur.

“ *Je suis prêtre*. Un si grand bienfait ne peut venir que du cœur de mon Jésus. O précieuse Lance tout empourprée du sang de mon Sauveur ! venez et transpercez aussi mon cœur, blessez-le d'amour pour mon Rédempteur.

“ *Je suis prêtre* : aussi dois-je sans cesse avoir devant les yeux, d'un côté, mon propre néant, et de l'autre, l'état auquel Dieu a daigné m'élever.

“ D'abord, mon propre néant. O mon

Dieu ! je ne suis qu'un néant pécheur, et pour que je devienne prêtre vous m'avez préféré à tant d'autres plus dignes que moi. Ah ! soyez mille fois béni !

“ D'un autre côté, je dois avoir devant les yeux l'état auquel j'ai été élevé : je remplace Jésus-Christ ici-bas. Il est le Saint des saints ; il est donc de mon devoir de devenir un grand saint. Mais comment le deviendrai-je ? Seigneur, éclairez-moi, parlez parce que votre serviteur vous écoute :

“ O mon âme ! prenons, pour *point de mire* de toutes nos actions, la plus grande gloire de Dieu ; pour *mot d'ordre*, le bon plaisir divin ; pour *devise*, tout par amour pour Jésus, Marie, Joseph, Alphonse ; pour *compagnons d'exil* ici-bas, le recueillement, la pureté, l'humilité, la charité et l'oraison.

“ *Je suis prêtre* et comme tel sacrificateur, médiateur et dispensateur.

“ *Je suis prêtre* et comme tel je dois réciter l'office divin. Le prêtre récitant le saint office est un ange terrestre. Il accom-

plit ici-bas ce que les anges et les bienheureux font dans les cieux où ils ne cessent de célébrer les louanges du Très-Haut. Aussi chaque fois que le prêtre récite le bréviaire, doit-il s'unir à la cour céleste. Voilà ce que je dois faire. En outre, je m'unirai à Jésus, Marie, Joseph, ayant l'intention de célébrer les louanges de Dieu avec autant de sainteté qu'ils le faisaient de leur vivant sur cette terre et pour cela je renouvellerai cette intention avant et après chaque psaume.

“ *Je suis prêtre* et comme tel j'ai le bonheur d'avoir acquis une plus grande ressemblance avec ma bonne mère Marie qui est sacrificatrice, médiatrice et dispensatrice universelle ; de là que ma dévotion envers elle doit aller en augmentant.

“ Enfin, ce n'est pas trop pour le prêtre de tendre au plus parfait dans tout ce qu'il fait.”

Qui n'admira dans ce jeune prêtre rédemptoriste cette grandeur de pensée et cette netteté de résolution ? Qui ne voit la perfection et l'excellence de cette existence

humble, cachée, oubliée que le Père Alfred Pampalon vivifiera constamment de si nobles sentiments ?

Elève docile de l'Esprit-Saint, il vient de tracer le chemin dans lequel il ne cessera de courir à pas de géant, jusqu'à ce qu'il ait remporté le prix : *Sic currite ut comprehendatis* : " Courez de manière à remporter le prix."

Rien, dans la suite de cette vie, ne démentira ces résolutions. Personne, nous pouvons le dire maintenant qu'il est arrivé au terme, personne ne l'a vu faire un pas en dehors de cette voie royale où le Prêtre éternel venait de le faire entrer et dans laquelle quatre ans suffiront pour faire dire de lui : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa* : " En peu de jours il est parvenu à une sainteté consommée."

CHAPITRE V.

LE JEUNE PÈRE.

Le R. P. Alfred Pampalon achevait sa dernière année d'études théologiques. Le temps était venu de sortir du nid, de déployer ses ailes et de voler au loin. Mais dans quelle direction ? et avec quel succès ?

L'obéissance assigna à notre jeune débutant la résidence de Mons, en Hainaut. Il y arriva le 31 août 1893.

C'est une époque souverainement décisive dans la vie d'un religieux rédemptoriste que celle où, jeune Père sortant des études, il entre pour la première fois dans la vie régulière de communauté. Pour le protéger dans son inexpérience, il a sans doute la règle de son Institut ; toutefois ce n'est plus un règlement qui lui assigne comme au noviciat et au studen-

dat, heure par heure, le devoir précis ; ce n'est plus la direction d'un préfet spirituel, assigné par l'obéissance ; ce n'est plus l'entraînement du grand nombre. Il y a dans la vie régulière d'un Père Rédemptoriste plus d'initiative. Heureux le jeune Père qui, dès l'abord, s'oriente du bon côté.

Notre Père Alfred n'eut pas besoin de s'orienter ; il l'était déjà bien solidement et du bon côté. Car Dieu seul avait toujours été l'objet et le motif de toutes ses aspirations et de toutes ses actions.

A Mons comme ailleurs, il fut constamment semblable à lui-même, profondément humble à ses yeux, alors qu'autour de lui chacun le considérait comme un ange d'innocence, un modèle de douceur, un miroir des plus belles vertus.

Le R. P. Th. Heintz, son recteur, nous a certifié qu'il n'a jamais eu le moindre reproche à lui faire, jamais la moindre plainte à son sujet.

Avec quelle parfaite diligence n'accomplit-

il pas plusieurs petites charges qu'on lui avait confiées. Entre autres choses, il devait souvent donner la conférence aux frères convers. Il le fit toujours de bon cœur, content de montrer ainsi son amour pour la Congrégation et il s'efforça surtout d'inculquer à ses frères l'amour de leur vocation et des vertus religieuses. Ceux-ci, de leur côté, étaient heureux d'entendre les enseignements qui leur étaient donnés par un digne enfant de saint Alphonse.

De temps en temps il eut le bonheur d'annoncer la parole de Dieu dans notre église de Mons. On rapporte qu'une fois il parla de la dévotion envers la sainte Vierge avec tant de feu, avec une conviction si profonde et avec des sentiments si apparents d'amour pour Marie que les Pères qui assistaient à ce sermon, en furent eux-mêmes émerveillés.

A la mi-avril 1894, le Père Alfred partit de Mons pour aller faire son second noviciat à Beauplateau, sous la direction du R. P. Jos. Didier.

Ce noviciat a pour but de retremper les jeunes missionnaires dans la ferveur et de les diriger dans la composition de leurs instructions et sermons de mission. Il fut pour notre religieux principalement un temps de prière.

Le R. P. Préfet, en considération de l'état déjà bien délabré de ses forces, lui avait à peu près totalement interdit la composition des sermons. Il profita pourtant d'une manière surprenante des leçons, des conseils et aussi des plans de sermons reçus pendant ces six mois. Grâce à son bon sens pratique, il s'assimila très bien les principales matières qui font l'objet de nos travaux apostoliques.

Il se distingua spécialement par la pratique des vertus et là comme ailleurs, il vécut si tranquille et si ami de la vie cachée et régulière qu'on ne remarquait presque pas sa présence.

Le second noviciat terminé le 29 septembre 1894, le Père Alfred retourna à notre maison de Mons où tous, Pères et Frères, furent heureux de le revoir.

Il eut alors l'occasion d'aller en mission. Mais sa santé ne lui permit pas de se livrer souvent aux travaux apostoliques. Il y prit part seulement sept fois. Il travailla au salut des âmes dans les grandes paroisses de Froidchapelle, d'Oret, d'Husseignies et de Neufvilles.

Dieu l'avait doué de bonnes dispositions pour la prédication ; s'il eut vécu et joui des forces physiques nécessaires, il eut fait un bien immense comme missionnaire. Dans les différentes retraites auxquelles il prit part, il s'est toujours distingué par son grand esprit de générosité, par son assiduité au confessionnal et par une vraie charité envers les malades.

En décembre 1894, notre vaillant soldat de Jésus-Christ sentit les premières atteintes de l'impitoyable phtisie qui devait le conduire lentement au tombeau. On le plaça sous les soins d'un excellent médecin qui fit en vain tout ce qui était en son pouvoir pour arrêter les ravages du mal.

Au printemps de 1895, on l'envoya à Beau-plateau, afin d'y respirer le bon air des Ardennes. Ses promenades au milieu des sapinières de cette contrée lui apportèrent quelque soulagement, mais sans pouvoir le guérir.

Pendant les quelques mois qu'il passa à la maison d'études, il ne cessa de prêcher par son exemple, par sa parfaite résignation et son abandon total à la divine Providence et à ses supérieurs. Il ne demandait rien et ne s'inquiétait aucunement ni de sa maladie ni de ses suites. Il se trouvait bien et content partout ; il lui suffisait d'être Rédemptoriste et de faire son devoir.

CHAPITRE VI.

SES VERTUS.

Avant d'assister au déclin de la vie du Père Alfred Pampalon, vie tout à la fois si courte et si pleine de mérites, considérons brièvement les vertus et les dévotions qu'il a cultivées et grâce auxquelles il est devenu un parfait rédemptoriste et un prêtre selon le cœur de Dieu.

La perfection de l'âme se trouve dans l'amour de Dieu, et la perfection de l'amour divin est dans l'union de notre volonté à celle de Dieu.

Quelle est la volonté de Dieu pour un religieux ? C'est l'observance ponctuelle de ses Règles, petites et grandes ; c'est l'obéissance exacte aux ordres et aux désirs de ses supérieurs.

Le Père Alfred, durant ses dix années de vie religieuse, a fait constamment cette véritable volonté de Dieu.

La Règle exige que le rédemptoriste s'applique avant tout à sa propre sanctification, et qu'ensuite il se dévoue au salut des âmes. Elle lui dit que le nombre d'âmes qu'il convertira sera en proportion avec sa sainteté.

Convaincu de cette vérité, notre religieux montra toujours le plus grand zèle pour l'œuvre de sa perfection. Il avait même pris la généreuse *résolution de tendre en tout au plus parfait*, afin d'imiter de plus en plus son divin modèle, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il exprime et explique sa belle promesse dans ces quelques lignes :

“ J'ai promis à ma bonne mère Marie de devenir un saint, et ma confiance en elle me le fait espérer. C'est pourquoi, à cause de l'amour que j'ai pour cette bonne mère, pour son chaste époux saint Joseph, et avant tout pour Jésus, je prends la résolution de tendre au plus parfait, non par mes propres forces,

mais comptant sur la grâce de mon tendre Sauveur et sur le secours de mon aimable mère Marie et de saint Joseph. Afin d'acquiescer cette perfection que je me suis proposée, je ferai précéder, accompagner et suivre toutes mes actions de trois dispositions :

“ Premièrement, *d'une grande charité*, c'est-à-dire, je les commencerai avec ferveur, je les continuerai avec ferveur et je les terminerai avec ferveur ; en d'autres mots, avec une foi vive en la présence de Dieu, en éloignant toute nonchalance et routine.

“ Secondement, *d'une grande pureté*, c'est-à-dire, ayant la seule intention de plaire au bon Dieu. Je suivrai en cela ce que nous recommande la Règle des novices, à savoir, de faire avant, pendant et après l'action, la bonne intention. A cet effet, je pourrai dire avant, pendant et après l'action : Tout par amour pour Jésus, Marie, Joseph, Alphonse.

“ Troisièmement, *d'une profonde humilité*, c'est-à-dire, dans un maintien modeste et

religieux, pensant que je m'adresse, non pas à un homme, mais à la Majesté suprême devant laquelle je dois me considérer comme un néant et le plus indigne de tous. Ainsi dois-je agir si je veux devenir un saint rédemptoriste. C'est ainsi que le veut saint Alphonse. "Ce n'est pas tout, dit-il, de faire ce que Dieu veut, mais il faut le faire comme Dieu le veut," ce qui veut dire, chasser la routine, pour tout accomplir avec ferveur. Afin de persévérer dans cette résolution, je m'examinerai chaque semaine, et j'en ferai la conclusion de toutes mes méditations."

Le Père Alfred Pampalon fut fidèle à sa résolution de tendre au plus parfait, de faire ce que Dieu veut, et de le faire comme Dieu le veut. Il s'appliqua constamment à faire des progrès dans l'exercice des douze vertus qui sont les pierres fondamentales de l'édifice de la perfection des rédemptoristes. Ces vertus sont la foi, l'espérance, la charité envers Dieu, l'amour du prochain, la pauvreté, la pureté, l'obéissance, l'humilité de cœur, la

mortification extérieure, le recueillement, l'oraison et la prière, l'abnégation de soi-même et l'amour de la croix.

Etudions chacune de ces vertus dans notre fervent religieux, et nous verrons qu'il a été un parfait rédemptoriste.

ement,
le soi-

notre
a été



L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE LÉVIS.

CHAPITRE VII.

SA FOI.

Le Père Alfred Pampalon avait reçu de Dieu cette foi vive et forte que l'on remarque surtout chez les âmes pieuses et innocentes. Il était tout pénétré de la présence de Dieu ; il voyait son Dieu partout : dans ses supérieurs, dans le prochain et dans tous les événements de la vie.

Les preuves de sa foi vive sont aussi nombreuses que les actions de sa vie. Elle le portait à remercier le Très-Haut de l'insigne bienfait du Baptême. Il ne passait pas un jour sans renouveler les promesses faites à la réception de ce sacrement.

D'où lui venait sa tenue si recueillie et si respectueuse dans tous ses exercices de piété ? Sinon de son grand esprit de foi.

Avec quelle dévotion ne traçait-il pas sur lui le signe de la croix ! Ses génuflexions, faites posément, dénotaient l'homme intérieur. Dans le lieu saint, il tenait son regard fixé vers le tabernacle, comme s'il eut vu visiblement Jésus caché sous les saintes espèces. Son maintien toujours grave donnait à penser qu'il était tout absorbé en Dieu. A l'autel, il paraissait comme un ange et observait les moindres rubriques avec la plus parfaite exactitude. Son office divin était récité avec la plus profonde piété, et il plaignait les prêtres qui expédient trop promptement cette prière si salutaire. Son esprit de foi se montrait encore lorsqu'il faisait sa lecture spirituelle ; souvent on le voyait interrompre sa lecture et alors, les mains jointes, les yeux baissés, il semblait goûter sensiblement la parole sainte. Bref, le Père Alfred fut dans la force du terme un homme de foi et c'est avec raison qu'on peut lui appliquer ces paroles divines : *Justus ex fide vivit* : "Le juste vit de la foi."

CHAPITRE VIII.

SON ESPÉRANCE.

Le Père Alfred Pampalon possédait à un très haut degré la vertu d'espérance. Il en avait même la perfection qui consiste dans cette confiance calme, paisible, dans cet abandon filial à Dieu au milieu de tous les événements de la vie.

“ La confiance, aimait-il à dire, est *mon bâton de pèlerinage*. Je dois m'exercer à une grande confiance, à une confiance qui dilate l'âme. En ce point, je dois même repousser toute pensée qui me porterait à croire ou à craindre qu'elle est présomptueuse, car mon avancement dans la perfection dépend de ma plus ou moins grande confiance à Dieu, et du soin que je prendrai à conserver la paix du cœur.”

Cette confiance en Dieu éclatait surtout en lui au milieu des obscurités, des ténèbres, des aridités et des grandes peines intérieures, par où il plût au divin Maître de le faire passer. Dans ces circonstances pénibles, son directeur spirituel admirait sa parfaite soumission aux volontés divines, et une seule de ses paroles suffisait pour consoler et ranimer son disciple.

Animé lui-même d'une confiance sans bornes, le Père Alfred voulait la voir briller chez les autres. Que de fois dans ses lettres à ses parents, il leur parlait de cette vertu si consolante au milieu des épreuves de la vie.

“ Courage, confiance, leur écrivait-il, le Seigneur ne vous abandonnera pas. Recourons à lui avec confiance, le priant d'avoir pitié de nous. Il ne délaissera pas ses fidèles serviteurs.”

Quelques jours avant sa mort, un jeune homme s'avisa de lui dire qu'il n'avait pas assez de confiance en Dieu. “ Ah ! mon cher ami, répliqua le Père Alfred, si, nous autres

qui sommes si misérables, ne participant que fort peu de la miséricorde divine, nous sommes déjà si bons, si compatissants envers nos frères, que doit être Dieu lui-même, la miséricorde infinie, qui s'est fait homme pour nous sauver, et qui est mort par amour pour nous. Que notre confiance soit donc dans les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ." Ces paroles eurent un effet salutaire sur l'âme de ce jeune homme ; elles lui firent une vive impression.

Après Jésus, Marie était son unique espérance. Que de fois il recourait à elle avec la confiance d'un enfant envers sa mère. Que de fois il lui disait : " Marie, ma bonne mère, vous dont le cœur est plein de bonté, de miséricorde et de charité, vous ne pouvez rien refuser à votre enfant. Tendez-moi donc une main secourable, soyez mon perpétuel secours."

Un confrère lui demanda, peu de temps avant sa mort, si le démon ne le tentait pas de découragement. " Il a bien essayé de me

tenter, répondit-il, mais depuis trois jours il me laisse tranquille ; ma bonne mère Marie est à côté de moi, elle est vraiment mon soutien."

l
i
- t
l

a
s
t
r
r
c
c
l
a
f
r

CHAPITRE IX.

SA CHARITÉ ENVERS DIEU.

Le Père Alfred avait pour Dieu un amour plus qu'ordinaire. Dès son enfance, l'Amabilité infinie avait ravi son cœur. Il comprenait que tout ici-bas est vanité, excepté aimer Dieu et le servir.

“ Je ne veux point, écrivait-il, avoir d'autre amour que Dieu seul. Qu'un seul bien, un seul amour, un seul cœur m'enchaîne sur la terre et que ce soit Dieu seul. A d'autres les richesses, les honneurs, les plaisirs de ce monde. Ma seule fortune, ma joie, ma gloire, c'est l'amour divin ; voilà mon compagnon sur cette terre d'exil. O bonté infinie de mon Dieu ! je veux employer toute ma vie à vous aimer, faites que je brûle sans cesse des flammes de votre divin amour.” Ses écrits sont remplis de semblables soupirs d'amour.

Nous savons que la perfection de l'amour divin consiste dans l'union de notre volonté à celle de Dieu : plus on s'unit à cette volonté, plus grand est aussi notre amour pour Dieu. Le Père Alfred le savait : voilà pourquoi il ne voulait qu'une chose ; accomplir la volonté divine en tout et partout. Le bon plaisir divin était vraiment l'étoile qui guidait tous ses pas. Il épiait toutes les occasions de plaire à son Dieu. De là il veillait sans cesse sur ses facultés et sur ses sens, afin d'éviter les moindres fautes et même les imperfections. "Plutôt mourir, disait-il, plutôt souffrir mille enfers ici-bas que de commettre le péché. Vous craindre, ô mon Dieu ! et ne point pécher."

"Jamais, nous écrit un confrère, et j'oserais l'affirmer sous serment, je ne l'ai vu commettre une faute ; non par suite d'un manque d'observation de ma part, car, le considérant comme saint jeune homme, je l'observais tout spécialement dans sa conduite. Que de fois je me suis dit à moi-même : on dit

souvent, tel et tel sont des saints, mais tôt ou tard, on remarque qu'ils sont hommes comme les autres ; il n'y a guère que le frère Alfred Pampalon dont je n'ai jamais découvert le côté humain."

Le Père Alfred, animé d'un véritable amour envers son Dieu, ne craignait rien tant que la tiédeur, aussi s'efforçait-il de tout son pouvoir à suivre la voie de la ferveur.

"Oui, disait-il, je dois avoir la tiédeur en horreur. Car un religieux tiède est bien malheureux. Il fait le martyre de ses supérieurs et de ses confrères. Il est un fardeau à lui-même et aux autres ; il est comme le mal de toute une communauté. Quelle importance pour moi de fuir ce vice ! Je ne serai heureux qu'en suivant la voie de la ferveur. Et la ferveur me fera vivre en union avec mon Dieu et me procurera la paix la plus profonde."

Pour se stimuler sans doute à une vie plus fervente, il se demandait souvent : " Veux-tu savoir si tu es fervent ? Vois si le zèle qui t'animait au noviciat, quand il s'agissait de ton

devoir, est encore accompagné d'un principe surnaturel ; si tu n'as en vue que le bon plaisir de Dieu et sa sainte volonté. Vois si tu es toujours prêt à faire ce qui ne te plaît pas comme ce qui te plaît, quand le bon Dieu le veut, et cela, au temps indiqué et comme il le veut."

C'est ainsi que le Père Alfred entendait pratiquer l'amour envers son Dieu. Dans les chapitres suivants, nous parlerons de ses dévotions envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, la bienheureuse Vierge Marie et les Saints.

P
d
s
l'
v
r
il
d

q
l
c
p
r
d

CHAPITRE X.

SA DÉVOTION À JÉSUS-CHRIST.

Notre fervent religieux aimait à considérer l'Homme-Dieu dans ses grands mystères d'amour, spécialement dans son Incarnation, sa Rédemption et son auguste Sacrement de l'autel. La crèche, la croix, le tabernacle, voilà les trois insignes mémoriaux de la générosité qui ont ravi le cœur du Père Alfred : ils étaient le sujet de ses pensées et le centre de toutes ses affections.

Sa dévotion à l'Enfant Jésus était remarquable. Il aurait voulu, comme il le déclare lui-même, demeurer toujours au pied de la crèche. Il y restait du moins le plus longtemps possible, méditant les abaissements de l'Homme-Dieu. Son cœur était tout palpitant d'amour et se trouvait dans l'admiration en

considérant le Verbe incarné qui, de Créateur, s'est fait créature par amour pour nous ; de Maître, s'est fait serviteur, esclave.

Dès le début de sa vie religieuse, le Père Alfred s'efforça de retracer en lui les vertus et les exemples de l'Enfant Jésus, son modèle. Celui-ci, comme pour montrer son amour envers son serviteur, lui ménagea une surprise en se donnant lui-même par la voie du sort comme patron spécial de son année de noviciat. Le fervent novice le comprit, comme le fait voir une supplique adressée à son bien-aimé Jésus.

“ O doux Jésus ! lui écrit-il, vous avez voulu vous choisir vous-même pour devenir mon patron. Quelle confiance un tel acte d'amour doit m'inspirer envers vous ! Quel avantage pour moi de penser plus souvent à vous ! Je voudrais vous remercier autant que vous le méritez de cet acte d'amour et de toutes les grâces que vous m'avez accordées jusqu'ici.”

L'image de son divin patron était sans cesse

exposée à ses yeux, sur la petite table de sa cellule ; que de fois il la prenait en mains, la pressait sur son cœur et vouait tout son amour à son aimable Jésus.

Durant son année de probation, il saluait avec un vif plaisir le 25 de chaque mois, jour où l'on célèbre la naissance de Jésus par des chants pieux et de touchantes cérémonies. En ce jour béni, il adressait une supplique à son divin amant, dans laquelle il exprimait les plus beaux sentiments de foi, de confiance, d'amour, de reconnaissance et de joie.

Tous les ans, il se préparait à la fête de Noël par la pénitence et par une neuvaine de soupirs affectueux et de prières les plus ardentes. Il appelait Noël le *Four de feu*, puisqu'un Dieu se fait enfant pour allumer dans le cœur des hommes le feu de l'amour divin. Il passait ce grand jour de grâces au pied de la crèche, admirant les abaissements de l'Homme-Dieu. Jamais il n'oublia le reste de sa vie, le 25 de chaque mois.

Au dernier 25 qu'il passa sur la terre, cinq

jours avant son trépas, il renouvela ses vœux de religion en présence de l'image de l'Enfant Jésus ; il en prononça les paroles avec tant d'onction et de piété que son assistant ne put retenir ses larmes d'attendrissement.

Avec la crèche de Bethléem, le *Crucifix* fut pour le Père Alfred le grand livre dans lequel il apprit à aimer davantage le divin Sauveur. C'est dans les plaies de son cher Jésus, surtout dans son côté entr'ouvert, qu'il se réfugiait durant les épreuves qu'il eut à supporter. Oui, c'est dans le cœur de Jésus qu'il trouvait force et résignation à la volonté divine dans les misères de cette vie.

Adolescent, il fut éprouvé par une maladie qui faillit l'emporter. Au plus fort de ses douleurs, il tournait ses regards vers un certain endroit de la chambre. Le médecin voulut savoir pourquoi il tenait ainsi les yeux fixés de ce côté-là : " Ne voyez-vous pas, lui dit-il, que mon crucifix est là. C'est lui qui est ma consolation dans mes souffrances."

A l'exemple de saint Alphonse, le Père

- Alfred méditait fréquemment sur la Passion de Jésus-Christ. La considération des souffrances de son divin Sauveur le portait à un amour généreux envers Lui.

“ O mon très aimable Jésus ! s'écrie-t-il, en quel état vous m'apparaissez. Je vous vois tout couvert de plaies et de sang ; je vous vois les mains et les pieds percés de clous, le côté ouvert et le cœur transpercé par amour pour moi. O mon Sauveur ! que je ne sois pas moins généreux que vous. C'est jusqu'au sacrifice de tout vous-même que vous m'avez aimé ; que ce soit aussi jusqu'au sacrifice de tout moi-même, de tout ce que je suis et de ce que je possède, et jusqu'au sacrifice du monde que je vous aime. C'est là la grâce que je vous demande et que je ne veux pas cesser de vous demander. Oui, ne plus vivre pour moi-même, ni pour ce monde, mais pour vous seul. Vous seul, ô mon Jésus ! soyez tout mon bien et toute ma vie.”

Epris d'un si ardent amour envers Jésus crucifié, il aurait voulu le communiquer à tous

les hommes. Devenu prêtre, il aimait beaucoup à prêcher Jésus crucifié. Dans notre église de Mons, il eut l'occasion plus d'une fois de parler de la Passion du divin Sauveur. Avec quel chaleur il engageait son auditoire à ne pas affliger l'aimable Jésus qui a tant souffert, qui a répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang pour se faire aimer des hommes.

Un exercice de piété qu'il eut toujours à cœur d'accomplir, fut celui du chemin de la croix. Dans le monde, il le faisait au moins une fois par semaine ; entré en religion, il le fit tous les jours, et parfois il consacrait un temps considérable à cette salutaire dévotion. Durant sa dernière maladie, il était vraiment édifiant de le voir se traîner pour parcourir les stations de la voie douloureuse.

Aux derniers jours de sa vie, le Père Alfred nous paraissait une image vivante du divin crucifié. Son corps étant couvert de plaies ; il endurait d'intenses souffrances qu'il n'oubliait pas d'unir à celles de son Sauveur. Il n'avait

plus aucun repos. "Le repos n'est pas de ce monde," disait-il alors.

Que de fois au milieu de ses plus grandes douleurs, il prenait son crucifix de mission en mains pour le baiser et lui dire qu'il souffrait pour son amour. Et ce fut en pressant sur son cœur ce signe de notre rédemption qu'il quitta cette vallée de larmes.

Le Père Alfred se distingua encore par *sa dévotion envers le saint Sacrement de l'autel*.

Depuis sa première communion, il participa souvent au banquet eucharistique. Il comprenait, avec saint Alphonse, qu'un jeune homme qui veut rester chaste, doit recevoir fréquemment les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie

Ses notes sur la sainte communion nous disent assez avec quelle ferveur il se préparait à cette grande action. Il serait long de tout citer, donnons au moins quelque chose :

"Je puis dire que la mesure de mon avancement spirituel dépend de la ferveur avec laquelle je communie : celui qui donne peu

reçoit peu, mais celui qui donne beaucoup reçoit beaucoup.

“La pureté, l’humilité, la charité doivent être les principales dispositions de mon âme avant la réception de ce divin mystère, ainsi qu’un désir ardent de recevoir Jésus... En outre, avant de recevoir le Dieu de mon cœur, je lui offrirai les dispositions de ma bonne mère Marie, en compensation de mes faibles dispositions, me proposant ainsi de recevoir le Pain de vie avec un cœur aussi pur, aussi humble, aussi aimant et aussi bien disposé que celui de cette bonne et tendre mère. Encore, je disposerai mon temps de telle sorte qu’il n’y aura aucun intervalle entre le temps qui est disposé à la préparation et celui de l’action de grâces, imitant ainsi saint Louis de Gonzague. De sorte que toutes mes actions seront faites ou en préparation ou en actions de grâces.”

Puis, suivent ses actes préparatoires à la communion : ce sont des sentiments de la foi la plus vive, de l’humilité la plus profonde, de

la contrition la plus douloureuse, de la confiance la plus ferme, de l'amour le plus sincère et du désir le plus ardent.

Son action de grâces n'est qu'une suite de soupirs d'amour, de joie, d'admiration, d'offrande et de reconnaissance.

“ Ayant reçu mon aimable Jésus, écrit-il, je dois laisser parler mon cœur. O charité infinie de Jésus ! vous êtes en moi et je suis en vous. Vous vous êtes donné tout à moi. Comment vous témoigner ma reconnaissance ? O Anges du ciel ! ô élus du paradis ! réjouissez-vous avec moi, tressaillez d'allégresse, unissez-vous à moi pour chanter un éternel gloria, un éternel magnificat à un Dieu si plein de charité envers la plus indigne des créatures.”

Il termine en disant : “ O Marie, ma bonne mère ! aidez-moi à aimer cet aimable Sauveur, conservez-moi ce précieux trésor. O bonne mère ! ne permettez jamais que je perde un don si excellent ; mourir mille fois plutôt qu'un tel malheur.”

Au collège de Lévis, il édifiait grandement les élèves par sa tenue exemplaire dans le lieu saint. Il se tenait toujours à genoux, bien recueilli et appliqué à la prière. On aurait dit un autre saint Louis de Gonzague.

Partout où il résida, il passait aux pieds du divin Prisonnier de nos autels tout le temps dont il pouvait disposer. C'est là qu'il récitait son office divin, qu'il faisait ses exercices de piété surrogatoires ; c'est là que ses jours de retraite s'écoulaient ; c'est là qu'il trouvait ses délices, sa joie, son repos, son trésor. Cherchait-on le Père Alfred, si on ne le trouvait pas dans sa cellule, on était certain de le rencontrer à l'oratoire, en prière devant le Saint Sacrement.

Nous conservons de lui quelques notes intitulées : *L'âme au pied du très Saint Sacrement*. Il se dépeint lui-même dans ces pages si remplies d'onction. Citons quelques lignes :

“ L'âme, en présence de son bien-aimé Jésus, soupire après ce moment où elle pourra voir son Dieu face à face, jouir éternelle-

ment de sa douce présence. Elle s'écrie avec le Roi-Prophète : " Qui me donnera des ailes comme à la colombe et je m'envolerai et me reposerai ? " L'âme, au pied du saint Sacrement, se sent pénétrée d'un amour plus ardent. L'autel, dit saint Alphonse, est ce cellier mystérieux où l'âme s'enivre d'amour pour son Seigneur, au point qu'oubliant la terre, elle se consume dans les saintes et délicieuses ardeurs de sa charité, à l'imitation de l'Épouse des cantiques. Oui, l'âme, en intime communication avec son Dieu, a faim et soif de l'aimer, elle désire sans cesse l'aimer avec de nouvelles ardeurs. Son plus vif désir est de lui plaire ; sa plus grande peine serait de lui déplaire. Aussi, supplie-t-elle avec instance son aimable Seigneur d'augmenter en elle son amour, de briser les liens qui l'enchaînent encore à cette terre pour l'enlacer dans les liens de sa divine charité. Tel est l'heureux sort d'une âme en prière aux pieds de Jésus dans le très Saint Sacrement. Elle y trouve une paix inaltérable, un bonheur in-

compréhensible et la vie. Elle puise, dans ce trésor de l'Eucharistie, des lumières propres à l'affermir dans sa foi, des consolations qui aident puissamment à ranimer son espérance et à augmenter de plus en plus son amour envers Jésus. »

Son culte envers la divine Eucharistie se montrait encore dans la célébration des saints mystères. Il paraissait à l'autel comme un véritable représentant de Dieu, plein de gravité et de majesté ; il ressemblait à un ange revêtu d'une chair mortelle.

CHAPITRE XI.

SA DÉVOTION A MARIE.

La note caractéristique de la piété du Père Alfred Pampalon fut sa dévotion envers la bienheureuse Vierge Marie.

Nous avons déjà vu combien dans le monde il avait excellé dans le culte envers la sainte Vierge.

Entré dans l'Institut de saint Alphonse, ce grand apôtre des gloires de Marie, Alfred put donner libre cours à sa dévotion envers sa céleste protectrice.

Il commença par demander à la Sainte Vierge de l'instruire elle-même sur la vraie dévotion qu'on doit professer envers elle :

“ O ma douce Marie, ô ma bonne mère ! écrit-il au commencement de sa vie religieuse, prêtez-moi votre assistance et veuil-

lez, je vous en prie, m'enseigner la véritable dévotion que vos enfants doivent avoir envers vous."

Un confrère qui a vécu six années avec ce dévot serviteur de Marie nous dit de lui : " Connaître Marie dans ses rapports avec Dieu et avec nous, et lui consacrer un amour filial et sans bornes comme à sa bonne mère : c'est à quoi le Père Alfred s'appliqua constamment.

" Il nourrissait sa dévotion par la lecture des livres des serviteurs de Marie, spécialement le livre des *Gloires de Marie*, par saint Alphonse, et celui de *La vraie dévotion à Marie*, par le bienheureux Grignon de Montfort. Il n'y a pas de livres remarquables sur la sainte Vierge qu'il ne lût, en vue de mieux connaître celle qui était l'objet continuel de ses pensées et de ses affections. Quand il lisait quelque chose sur un saint, il cherchait à savoir quelle avait été sa dévotion envers Marie, ce qu'il en avait dit.

" Un jour que nous avions au troisième

nocturne du bréviaire de longues et belles leçons d'un saint évêque sur la bienheureuse Vierge, il me pria de les lui lire à sa dernière heure.

“ Mais cette connaissance, il la puisa surtout dans les saintes méditations au pied de l'autel de Marie. C'est là qu'il se plaisait à puiser ce respect, cette préférence envers celle dont il voulait être l'éternel captif.”

Appartenir à Marie, ce n'est pas affaire de sentiment, mais bien une transformation en sa ressemblance par les inclinations, les désirs et les actions. Cet enfant de Marie l'entendait ainsi. Aussi mettait-il sa dévotion à la Reine du ciel dans l'imitation généreuse de ses vertus.

Avec saint Léonard de Port-Maurice, il aimait à redire : “ O doux Jésus ! ô aimable Marie ! je ne veux de mes yeux que pour vous contempler ; je ne veux de mes mains que pour vous servir ; je ne veux de mes pieds que pour marcher sur vos traces ; je ne veux de mon cœur que pour vous aimer.”

Et avec saint Alphonse : “ Jésus et Marie, doux objets de mes amours, que je souffre pour vous, que je meure pour vous ; je ne veux être en rien à moi-même, mais je veux être tout entier à vous.” Il le disait, et il le faisait.

Par amour pour Marie, le Père Alfred ne perdit jamais une minute de temps, mais il l'utilisa tout entier pour étudier, faire de saintes lectures, des oraisons, des prières ; par amour pour Marie, il ne perdit jamais l'occasion de se montrer charitable. Il ne perdit jamais la moindre parcelle des souffrances si nombreuses de sa vie, toutes endurées avec patience, avec joie, dans une conformité parfaite à la volonté divine. Et tout cela, afin de ressembler à Marie, de lui plaire, de mériter d'être son enfant chéri, et, par elle, d'appartenir éternellement à Jésus.

Connaître et faire connaître Marie, l'aimer et l'imiter : telle a été la vie du Père Alfred.

Ce fut aussi la source de son bonheur ici-

bas : " Prier Marie, écrivait-il, invoquer cette bonne mère doit être toute ma consolation, toute ma joie sur la terre. "

Il savait que pour être un véritable fils de saint Alphonse, il devait avoir envers elle une dévotion plus qu'ordinaire. Il écrivit un jour :

" A moi, comme à tous les rédemptoristes, de conserver ce précieux dépôt, de ne jamais me laisser vaincre en amour pour Marie et son divin Fils. Pour cela, je dois être fidèle, comme tous mes confrères, à servir la bienheureuse Vierge, à l'exemple de mon bien-aimé Père saint Alphonse. "

Quand on parcourt les actions de sa journée, partout et toujours on retrouve Marie. Avant et après chacune de ses actions, il récitait la salutation angélique ; quelques jours avant sa mort on lui entendit dire avec saint Alphonse : " Heureuses les actions renfermées entre deux ave ! " A tous les quarts d'heure du jour, il se recueillait pour dire un ave. Sa première pensée à son réveil était pour Jésus et Marie. On peut dire que le

beau nom de Marie était toujours dans son cœur et sur ses lèvres, tant il y trouvait de charme et de suavité.

Parmi les grâces extraordinaires que le Père Alfred obtint de la sainte Vierge, on peut compter celle d'avoir *goûté* d'une manière sensible le nom de Marie ; en le prononçant, il éprouvait, comme saint Bernard, la saveur du miel.

Le Père Alfred se plaisait souvent, très souvent à nommer Marie sa *Bonne Mère*. Un jour, on lui en fit un reproche. Heureux reproche que celui-là ! Tout grand serviteur de Marie l'a mérité.

D'autres titres étaient encore bien chers à son cœur ; il nous le dit lui-même : " J'aurai soin d'avoir un amour pur, sincère envers Marie, en qui surtout quatre titres me sont chers : ceux de l'Immaculée Conception, de Notre-Dame du Perpétuel Secours, de Notre-Dame des Sept-Douleurs et de Notre-Dame du Bon Conseil. " On peut dire qu'il honora la Mère du Perpétuel Secours par un

perpétuel recours. Outre son image qui se trouvait sur sa table, il en portait une sur sa poitrine, sur le revers de laquelle il avait écrit une prière, demandant la protection de sa mère du ciel contre les ennemis de son âme.

Sa lecture spirituelle, il la faisait en tenant sous ses yeux l'image de Notre-Dame du Bon Conseil, et, à l'exemple de saint Alphonse, il lui demandait conseil en toutes choses ; aussi, la sainte Vierge répondait-elle à ses saints désirs.

Quand il entrait ou sortait de sa chambre, il demandait la bénédiction à sa bonne mère, tout en faisant le signe de la croix avec de l'eau bénite.

Les samedis et la veille des fêtes de la sainte Vierge furent des jours de jeûne pour lui, aussi longtemps que l'obéissance le lui permit. Les samedis, il récitait en outre les cinq psaumes de saint Bonaventure en l'honneur du saint nom de Marie.

Toutes les fêtes de Marie, et elles sont au nombre de quarante dans l'Institut de saint

Alphonse, étaient pour lui l'occasion d'un renouvellement de ferveur par une neuvaine ou un triduum de préparation et une octave d'actions de grâces ; ce qui faisait que de ce chef, il était presque continuellement en neuvaine. C'était aux fêtes de sa mère qu'il composait une prière ou une poésie en son honneur. Il a fait plus de mille vers, tous à la gloire de celle qu'il aimait tant. Aussi, en ces jours de fête de Marie, il passait ordinairement des heures au pied de son autel, exprimant là tous les sentiments du fils le plus aimant envers la mère la plus aimable.

Le mois de Marie était pour lui le plus beau des mois, le mois le plus salubre et le plus fécond en bénédictions ; il semblait alors redoubler d'ardeur et d'amour envers la bienheureuse Vierge.

Mais servir à lui seul Marie ne lui suffisait pas. Il aurait voulu porter le monde entier à l'honorer.

“ Le Père Alfred, nous écrit un confrère, inspirait à tous par ses exemples et ses paro-

les une tendre et constante dévotion à Marie. Je ne puis taire une des grâces les plus signalées que j'ai obtenue par l'intermédiaire du Révérend et cher Père Alfred.

“ A l'âge où la vertu livre les combats les plus décisifs, les paroles et les exemples du Père Alfred touchant la dévotion à Marie, m'ont révélé où trouver le secret de la victoire. Je m'étais fait son disciple ; je lui demandais ce que je devais faire pour aimer Marie et Jésus, et je contractai avec lui un pacte consistant à nous recommander mutuellement à la Reine du ciel afin d'en obtenir un amour véritable. C'est à sa prière que je dois d'avoir fait, à cette époque de ma vie, sans parler du temps présent, l'expérience intime de la protection maternelle de Marie au milieu des difficultés inhérentes à la vie parfaite. D'autres de mes confrères doivent cette même faveur à notre bon Père Alfred, et lui en seront éternellement reconnaissants.”

Il se proposait de faire deux ouvrages sur la sainte Vierge. L'un sur le mois de Marie,

et l'autre sur les grandeurs, les bontés de la sainte Vierge et sur son culte : il avait déjà élaboré le plan de ce dernier ; et tout cela, en vue de faire connaître, aimer et servir sa douce Reine après sa mort.

Espérons que cette notice biographique, tout en faisant connaître le fidèle serviteur de Dieu et de Marie, fera aimer Jésus et sa divine mère, autant que l'aurait pu faire ce livre, et qu'ainsi son saint désir sera accompli.

Terminons ce chapitre par une prière qu'il composa lui-même et qui exprime si bien son amour et son zèle envers la meilleure des mères ;

“ O douce Marie ! ô mère la plus aimable, la plus aimante et la plus digne d'être aimée ! je vous aime, il est vrai, mais je vous aime trop peu. Ah ! faites-vous aimer d'un cœur qui désire être tout amour pour vous. Que n'ai-je pour vous tout l'amour des anges, tout l'amour des saints et saintes du paradis, tout l'amour de vos plus fidèles serviteurs et servantes sur cette terre ! Ah ! que je voudrais

avoir pour vous tout l'amour que vous me portez, à moi, le plus indigne de vos enfants. Mais, ô ma bonne mère, Marie ! pardonnez à ma témérité filiale, mon âme aspire plus haut. Que n'ai-je pour vous tout l'amour que Dieu le Père vous porte comme à sa Fille bien-aimée, tout l'amour que Dieu le Fils vous porte comme à sa Mère chérie, tout l'amour que Dieu le Saint-Esprit a pour vous comme à son Epouse bénie ! Du moins, ô tendre mère ! je veux vous témoigner l'amour du plus tendre des fils envers la plus tendre des mères.

“ Non, je ne veux pas que d'autres vous aiment plus que moi. Je veux vous aimer sans retour, sans réserve, sans partage ; vous aimer à la vie, à la mort.

“ Ah ! je voudrais vous voir connue, aimée, servie par toutes les créatures ! Je sacrifierais volontiers ma vie si, à cette condition, je pouvais vous procurer cette gloire. Que ne m'est-il donné de parcourir tout l'univers, travaillant avec zèle à vous faire connaître,

aimer et servir par tous ! Que ne puis-je suppléer par mon amour pour tous ceux qui ne vous aiment pas ! Ah ! belle Marie ! faites-vous connaître davantage, afin que nous vous aimions davantage ; faites-vous aimer davantage, afin que nous vous servions d'autant mieux. Qu'il en soit ainsi, ô ma tendre mère ! Ainsi j'espère. Ainsi soit-il "

s
l
c
r
F
e

l
a
g
l
fi
p

CHAPITRE XII.

SA DÉVOTION A S. JOSEPH.

“ Je ne comprends pas, disait la grande sainte Thérèse, comment on peut penser à la Reine des anges et à tout ce qu'elle essuya de tribulation durant l'enfance de Jésus sans remercier saint Joseph du dévouement si parfait avec lequel il vint au secours de l'un et de l'autre.”

C'était aussi le sentiment du Père Alfred.

Lors de sa confirmation, par une prédication spéciale pour saint Joseph, il fit ajouter à son nom de baptême celui de ce grand saint, et depuis lors, il ne cessa plus de l'honorer d'un culte quotidien et d'une confiance toute filiale en sa protection. Il se plaisait à l'appeler son bon Père, son patron,

son guide, son conseiller, l'ami des sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.

A chacune de ses retraites, il renouvelait la ferveur de sa dévotion envers son saint de prédilection et revenait à sa résolution d'être fidèle à tout prix.

Depuis son noviciat, le Père Alfred eut à cœur d'accomplir plusieurs petites pénitences chaque mercredi, jour dédié à saint Joseph ; en ce jour aussi, il récitait le chapelet de saint Joseph, et invoquait son bon Père par de fréquentes et ferventes oraisons jaculatoires. Aux fêtes de son glorieux patron, il redoublait de ferveur. Au mois de mars, il augmentait ses pénitences, ses supplications, afin d'attirer sur lui les complaisances, les bénédictions du chaste Epoux de Marie. Désirant être sous la protection perpétuelle de saint Joseph, il porta constamment le scapulaire et le cordon dits de saint Joseph. Il fut heureux d'avoir, comme saint Alphonse, le bonheur de quitter la terre un mercredi.

Voici une de ses prières à saint Joseph, dans laquelle il nous donne une idée de sa grande piété envers son patron :

“ O chaste Epoux de la bienheureuse Vierge Marie ! c'est avec la plus grande confiance que je m'approche de vous. Cette confiance est si grande que si j'ignorais ce que vous aimez que je vous demande, j'abandonnerais tout entre vos mains ; vous êtes, après Jésus et Marie, ma plus douce espérance et mon plus grand protecteur. Jusqu'ici vous avez été pour moi un véritable père ; vous m'avez secouru dans mes nécessités. C'est donc avec confiance que je viens de nouveau vous exposer mes besoins. Accordez-moi, au nom de celui dont vous fûtes le Père nourricier et au nom de Marie, votre épouse, les dons de pureté et d'oraison ; obtenez-moi une profonde humilité et un grand amour envers Jésus et Marie.

“ O grand saint Joseph ! vous qu'on proclame le patron de la vie intérieure et celui de la bonne mort, soyez, je vous prie, mon

guide dans la vie spirituelle, et secourez-moi surtout à l'heure de ma mort. Venez alors, ô mon bon Père ! venez m'assister. Qu'alors votre nom avec ceux de Jésus et de Marie ne cessent d'être dans mon cœur et sur mes lèvres. Invitez ce bon Sauveur et cette bonne mère à venir avec vous me visiter en ce moment suprême, afin que je meure en remettant mon âme entre vos mains."

Non content d'honorer et d'invoquer lui-même le chaste Epoux de Marie, le Père Alfred s'efforça encore de le faire connaître et aimer des autres, il employa à cet effet ses avis, ses instructions et ses lettres. Il continua à propager son culte jusqu'aux derniers jours de sa vie. Ce fut toujours un véritable plaisir pour lui de bénir et d'imposer le scapulaire de saint Joseph.

CHAPITRE XIII.

SA DÉVOTION A LA SAINTE FAMILLE

DE NAZARETH.

“ Jésus, Marie, Joseph, écrivait le Père Alfred Pampalon au début de sa vie religieuse, l'auguste Famille de Nazareth, telle doit être *ma dévotion favorite*.”

En effet, il pratiqua sans cesse cette belle dévotion, il eut toujours recours à Jésus, Marie, Joseph dans les différentes circonstances de sa vie. Six de ses prières leur sont adressées. Il les conjure de faire de lui un parfait rédemptoriste, un prêtre selon le cœur de Dieu et un apôtre animé d'un véritable zèle. Il leur consacre son passé avec tout ce qui l'a accompagné ; son présent, les priant de le

rendre fructueux en mérites, en bonnes œuvres et en toutes sortes de vertus ; son avenir, s'abandonnant entièrement à la volonté de Dieu et se reposant sur leur protection.

“ Ah ! s'écrie-t-il, comment pourrais-je me réserver quelque chose après que je vois tout ce que vous avez fait pour moi, votre indigne enfant ? Comment ne pas me confier uniquement à vos soins ? Comment ne pas remettre tout entre vos mains ?

“ O Jésus, Marie, Joseph ! agréez encore, comme hommage de ma reconnaissance et de ma confiance, l'offre que je vous fais de toutes les indulgences que je gagnerai. A vous d'en disposer comme il vous semblera bon... Mais c'est surtout ma dernière heure que je vous recommande. Oh ! venez m'assister alors, me défendre contre les ennemis de mon salut. Oui, vous serez là, je n'en doute pas, pour recevoir mon âme et la conduire en paradis, afin d'y chanter les infinies miséricordes du Seigneur.”

Il tenait sur sa table l'image de la sainte Famille, au revers de laquelle il avait écrit son intention habituelle :

“ O bon Jésus ! ô ma bonne mère Marie ! ô saint Joseph ! tout mon bien, doux objets de mes amours et toute ma vie, en union avec vous je veux vivre, en union avec vous je veux souffrir, en union avec vous je veux mourir et puis : au bonheur d'aller vous voir dans le beau Paradis ! Ainsi j'espère. Ainsi soit-il.”

Le Père Alfred aurait voulu que les noms de Jésus, Marie, Joseph fussent dans tous les cœurs et sur toutes les lèvres. Ils étaient pour lui son trésor, sa force, sa consolation, sa joie.

“ Que d'autres, dit-il, cherchent les plaisirs de ce monde trompeur, qu'ils courent après les vaines richesses, pour moi je ne veux pas d'autre richesse et d'autre bonheur que Jésus, Marie, Joseph.”

L'acrostiche suivant qu'il a composé, nous redit aussi sa vénération, son amour, sa con-

fiance envers l'auguste Famille de Nazareth :

Jésus, tout mon amour, je veux pour mon bonheur,
Être à vous sans retour, sans réserve et partage,
Sans cesse vous aimer et vivre, ô doux Sauveur !
Cni toujours à vous, sans vouloir d'autre gage
Sinon vous seul, *Jésus*, et votre saint amour.

Marie, ô nom aimable ! ô nom plein de douceur !
V ceux qui l'invoquent, plein de miséricorde.
Reine du bel amour, notre vie et bonheur,
Intercédez pour nous, pour que Jésus accorde
V nous tous, ô *Marie* ! sa grâce et son amour.

Joseph, patron du cœur qui vous aime et vous prie,
O père de Jésus ! chaste Époux de Marie !
Soyez, soyez propice à l'un de vos enfants
Et soutenez mon âme et mes pas chancelants,
Protégez-moi surtout à mon heure dernière.
Hâtez-vous, ô *Joseph* ! d'exaucer ma prière.

CHAPITRE XIV.

SES SAINTS DE PRÉDILECTION.

Après Jésus, Marie, Joseph, inutile de dire que *saint Alphonse* occupait la première place dans le cœur du Père Alfred Pampalon. Il l'aimait comme un bon fils aime son père ; tous les jours il l'invoquait et s'efforçait de lui plaire surtout en imitant ses vertus.

De plus, il vénérât et invoquait souvent ceux qui, parmi les membres de l'Institut, portent les titres de Bienheureux, de Vénérables et de Serviteurs de Dieu. Il priaît et faisait prier nos Bienheureux Gérard Majella et Clément-Marie Hofbauer. L'insigne serviteur de Dieu, Dominique Blasucci, le saint Louis de Gonzague de notre Congrégation, était de sa part l'objet d'une affection spéciale.

Le Père Alfred avait encore d'autres amis de choix dans le ciel. Outre les saints patrons de l'Institut, il honorait chaque jour son ange gardien, la bonne sainte Anne et saint Jean de la Croix.

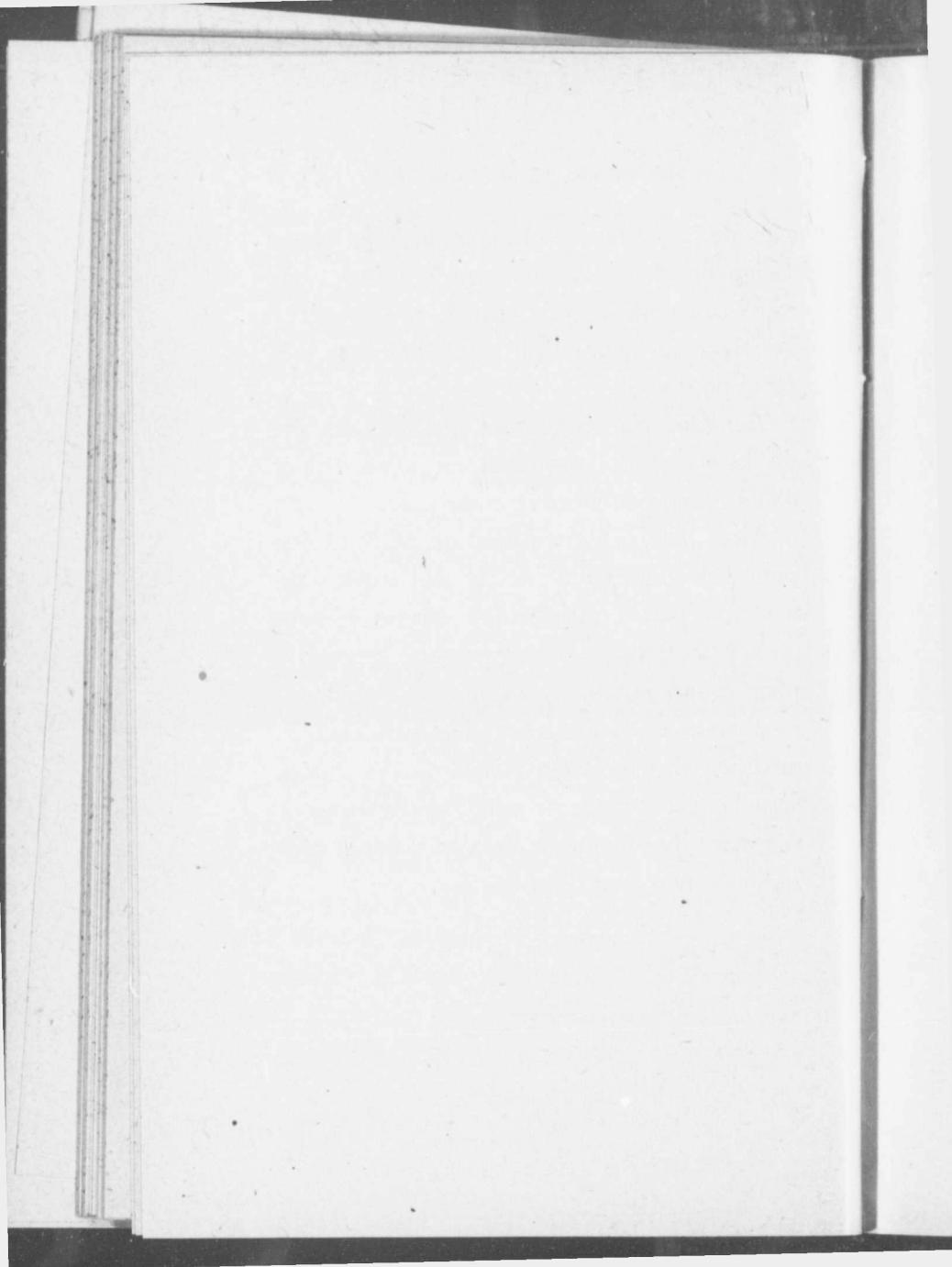
Enfant de Marie, il ne pouvait manquer de vénérer d'un culte spécial *sainte Anne*, la mère de la bienheureuse Vierge Marie, dévotion du reste traditionnelle pour tout vrai canadien : de là, en tête de ses écrits, de ses sermons, de ses cahiers de classe, etc., cette inscription dédicatoire : *Ex amore Jesu, Mariæ, Josephi, Alphonsi et Annæ.*

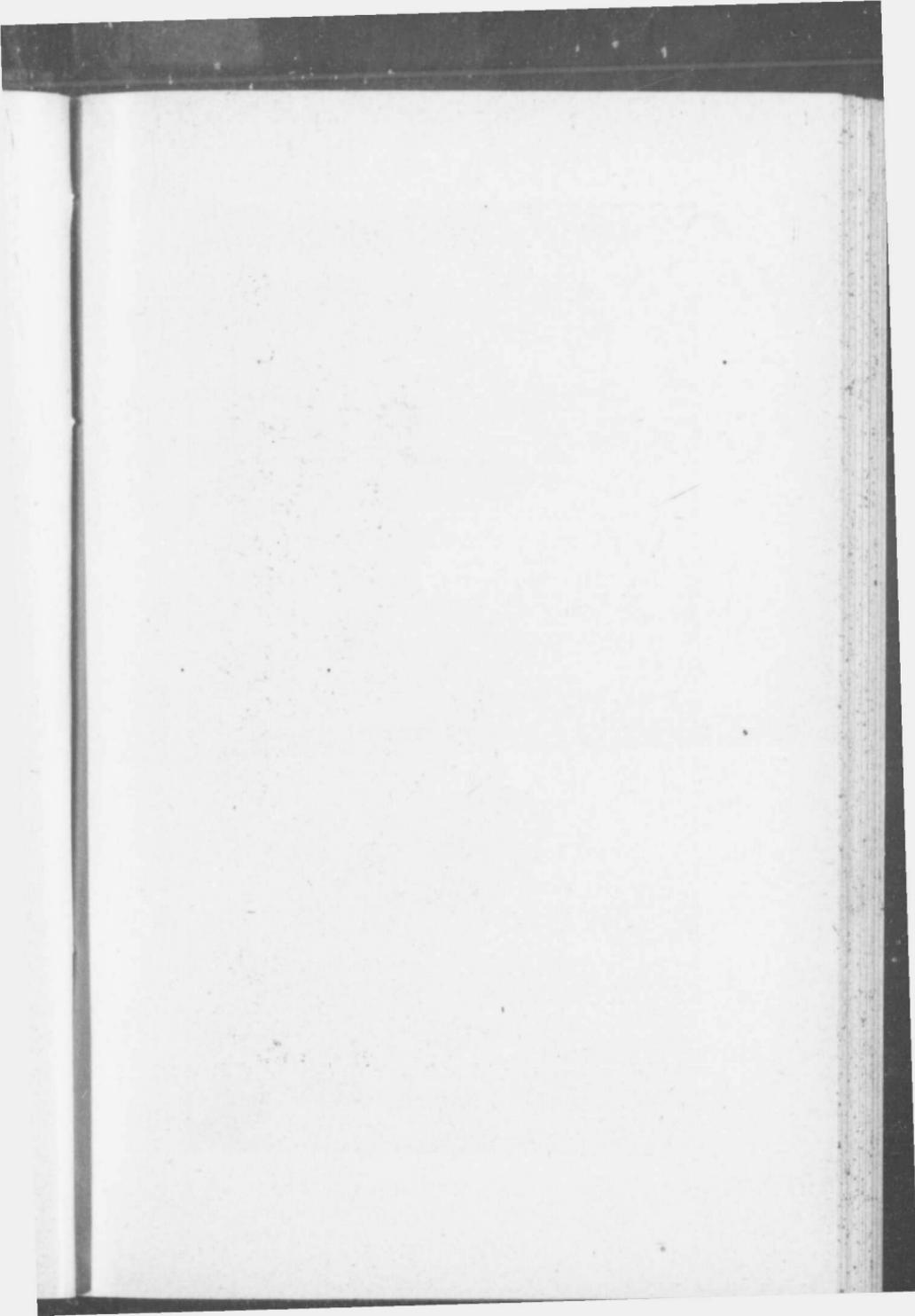
D'où venait sa dévotion à *saint Jean de la Croix* ? C'est qu'il était né sous ses auspices, le jour de sa fête, le 24 novembre. Outre l'image de ce saint qu'il avait fixée au fond de sa barrette, il en possédait une autre depuis quatorze ans ; elle portait l'empreinte de ses doigts, témoignage irrécusable de sa constante dévotion envers lui. Ce modèle qu'il avait sans cesse sous les yeux l'aidait à supporter généreusement ses souffrances

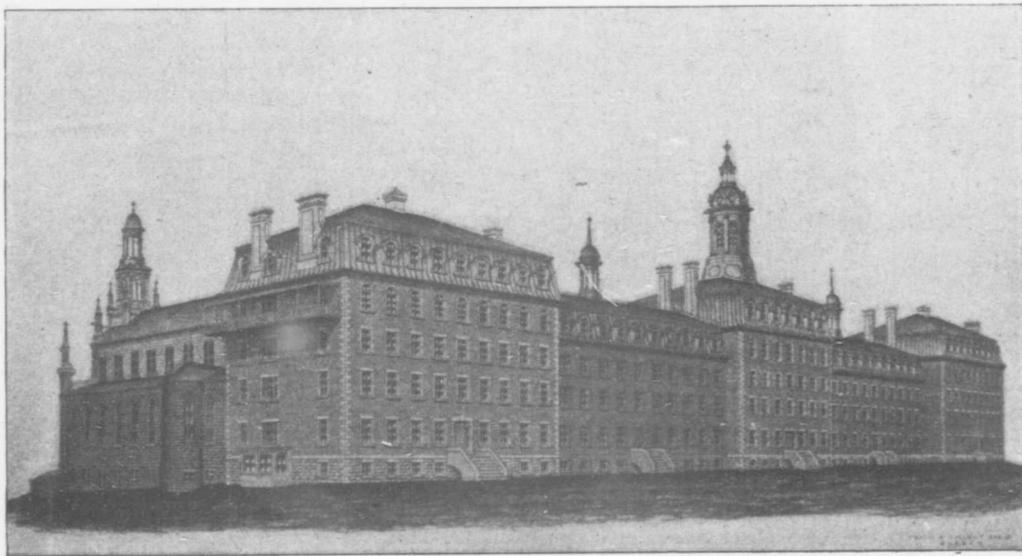
comme l'avait fait ce grand saint à qui Notre Seigneur demanda un jour : " Jean, que veux-tu comme récompense de tes labeurs ? " — " Seigneur, répondit-il, souffrir et être méprisé pour vous. "

Les âmes du purgatoire ont toujours été de la part des serviteurs de Dieu l'objet d'une grande et effective compassion.

Aussi bien, le Père Alfred ne négligea rien pour leur venir en aide. Il leur avait cédé toute la partie satisfaisante de ses bonnes œuvres, s'efforçant, à cet effet, de gagner le plus grand nombre possible d'indulgences ; c'est pourquoi il avait grandement à cœur la dévotion des 6 *Pater, Ave* et *Gloria Patri*, laquelle est enrichie de tant d'indulgences, et l'exercice du chemin de croix qu'il faisait tous les jours avec tant d'application.







LE COLLÈGE DE LÉVIS.

CHAPITRE XV.

SON AMOUR DU PROCHAIN.

Dès son enfance, le Père Alfred montra toujours un cœur charitable et plein d'affection pour ses bien-aimés parents. Serviable en tout, il se prêtait volontiers à faire les messages de sa mère ou à la soulager dans le soin de la maison, comme balayer la place ou laver la vaisselle.

Au collège de Lévis, il s'entendit toujours bien avec ses compagnons. Quoiqu'il eût une nature vive, il était bon, évitant toute dispute avec les élèves et ne conservant aucun ressentiment des coups reçus dans le jeu.

Entré dans l'Institut de saint Alphonse, sa charité ne fit que s'accroître; elle fut toute divine et à toute épreuve.

“ Je vivrai heureux si je garde la paix avec mes confrères, lisons-nous dans ses notes de retraite. J'obtiendrai cette paix en les aimant d'une manière toute surnaturelle en Dieu, dont ils sont les images. Je dois être en bon rapport avec eux. Je dois me regarder comme le serviteur de tous. Je dois éviter comme la peste toute familiarité, sachant que tous, sans exception, sont dignes d'une égale charité de ma part. L'amitié particulière en religion est un manque de charité envers le reste de la communauté : charité pour tous et familiarité pour personne si ce n'est Dieu seul. J'aime mieux être chassé de la Congrégation, plutôt que de me voir l'esclave d'un vice si abominable.” Il fut fidèle à ces saintes résolutions.

En esprit de charité, il remplissait parfaitement les petits emplois dont on le chargea au noviciat et au studentat. Pendant son séjour à Mons, il offrit volontiers son aide au bibliothécaire dans le travail fastidieux de la composition du catalogue.

Sa charité fraternelle le portait encore à prêter, et même à donner de bon cœur ses écrits à qui les demandait.

Le priaient-on de rendre un service au nom de la sainte Vierge, il ne refusait jamais. On rapporte que plusieurs ont abusé de ce stratagème.

Admirable était sa charité à l'égard du R. P. Auguste Lelouchier. Le Père Alfred se dévouait constamment pour ce digne vieillard, qui, seul, ne pouvait réciter le bréviaire que très lentement et difficilement. C'est pourquoi, il le récitait avec lui, sacrifiant ainsi presque toutes ses heures de promenade. Aussi, quand il quitta Mons pour le Canada, il fut beaucoup regretté par le Père Auguste qui le regardait comme sa consolation et son bâton de vieillesse.

En mission, le Père Alfred se faisait tout à tous, son cœur étant enflammé d'un grand zèle pour le salut des âmes. Il allait visiter les malades pour les consoler ; sa douce charité et son affabilité lui gagnaient tous les cœurs.

Le Père Alfred était un silencieux qui ne dédaignait pas le petit mot pour rire. Devenu prêtre, il faisait plus d'efforts pour entretenir la conversation et égayer ses confrères.

Jamais on n'entendit de sa bouche un mot de médisance, de reproche ou de plainte. Il comprenait que la vraie vertu, c'est de savoir vivre en paix avec tout le monde. Il ne donnait jamais à personne l'ombre d'un mécontentement, pas même à ceux d'un caractère difficile. Sa douceur était inaltérable. Aussi, l'appelait-on *l'agneau, la bonne petite brebis du bon Dieu*. Son humeur était toujours égale; jamais on ne le vit trop s'exciter.

“ La première fois que je vis le cher Père Alfred, nous écrit un confrère, ce fut lors de mon arrivée, comme étudiant, à Beauplateau. En visitant les caves, nous trouvâmes le Père Alfred occupé à ramasser du bois. Il nous salua cordialement mais sans trop s'émouvoir. Tel que je le vis alors, tel je le vis pendant les deux ans qu'il demeura encore à Beauplateau.”

Si le Père Alfred évitait les excès de la joie, il évitait aussi les abattements de la tristesse ; car il trouvait dans la rare énergie de sa volonté, et surtout dans son intime union avec Jésus-Christ, une égalité d'humeur qui ne s'est jamais démentie.

Un jour, un confrère, qui devait rapporter un trait édifiant, le soir, en présence de tous les étudiants, demanda au Père Alfred, qui devait parler après lui, ce qu'il allait lui-même raconter. Le Père, sans soupçonner la malice de cette question, relata bonnement son histoire pieuse. Quand arriva le temps de parler, le confrère rapporta le trait du Père Alfred. De prime abord, celui-ci fut surpris, mais non troublé ; sans faire semblant de rien, il parla après son confrère, et raconta simplement un autre trait sur les gloires de Marie.

Qui dira sa charité envers ses supérieurs ? Aux jours de leurs fêtes, il leur témoignait tout son respect, son amour et sa reconnaissance en présentant une adresse ou en composant une poésie.

Avec quelle générosité il les aima toujours. " Que n'a-t-il point fait, rapporte son Préfet d'études, le T. R. P. Joseph Strybol, pour obtenir la guérison du T. R. P. Jean Kockersols, provincial ; et, ne s'est-il pas offert à Dieu pour moi, quand j'étais malade ? "

A Sainte-Anne de Beaupré, durant sa dernière maladie, il alla visiter deux confrères malades à leur cellule, aussi longtemps qu'il le pût.

" Il arrivait à ma chambre, nous disait l'un d'eux, en se traînant comme il pouvait, afin de me donner un peu d'eau, quelques remèdes ou me rendre quelqu'autres services. Il voulait surtout que je fusse gai et m'encourageait par ses bonnes paroles et surtout par son exemple à souffrir généreusement pour le bon Dieu."

Jusque dans ses derniers jours, le Père Alfred eut l'occasion de pratiquer la charité, en donnant des conseils à ceux qui lui en demandaient, quoiqu'il en coûtât beaucoup à son humilité. Il donnait satisfaction à tout

le monde ; au point qu'il semblait être éclairé de Dieu d'une manière spéciale. Il n'est pas jusqu'à son Recteur qui ne recourût à lui, pour demander son avis touchant des affaires importantes, et il n'eut qu'à s'en applaudir.

CHAPITRE XVI.

SA PAUVRETÉ.

Le Père Alfred chérissait la pauvreté à la manière des saints. C'est pourquoi, il la regardait comme son trésor, son ornement et sa plus douce joie. L'exemple du divin Sauveur le stimulait sans cesse à l'amour de cette vertu. Quel bonheur pour lui de subir, à l'occasion, les effets de la pauvreté, tel que le froid, la faim, la soif, le mépris. Recevait-il une nourriture mal préparée, jamais il ne murmurait ; l'oubliait-on, jamais il ne se plaignait.

Par amour pour la pauvreté, il écrivait presque sans marge, en fort menus caractères et en lignes très serrées ; ne se servant souvent que de vieilles enveloppes et de débris de papier.

Dans sa cellule, il ne gardait aucun livre inutile et il y faisait régner l'ordre et la propreté en toutes choses.

Cette vertu l'engageait encore à choisir ce qui était déjà usé ; il faisait remplacer un vêtement neuf par un autre qui avait servi, gardant ses habits jusqu'à l'extrême vétusté et étant content de porter des habits rapiécés. Sa dernière soutane, il la porta cinq ans, et, à sa mort, elle était encore bonne et propre ; car, en fervent religieux, il avait un grand soin de ce qui était à son usage.

Durant sa dernière maladie, désireux de vivre en vrai pauvre jusqu'à la fin, il passait ses soirées dans l'obscurité, n'allumant sa lampe que quand il recevait de la visite.

Que de fois il avertit le frère infirmier de ne pas lui apporter trop de nourriture. Si celui-ci persistait à être généreux, il lui disait : " Mon cher frère, vous me donnez trop ; il faut penser à la pauvreté. Voyez, cela est maintenant perdu ; il faudra le jeter. "

Ce vrai pauvre de Jésus-Christ, dans son

humilité, se croyait à charge à la communauté ; aussi, quelques jours avant sa mort, en exprimait-il ses regrets au pourvoyeur de la maison : “ Père Ministre, lui disait-il, que de dépenses je vous ai occasionnées ! ”

Enfin, cet amant de la pauvreté fut toujours fidèle à demander les permissions exigées par la Règle, les petites comme les grandes. Avait-il besoin de quelque chose pendant les derniers jours de sa vie, avant d'en faire usage, il envoyait un frère auprès du supérieur pour en demander la permission.

CHAPITRE XVII.

SA PURETÉ.

En lisant deux pages que le Père Alfred Pampalon a laissées sur la pureté, on croirait entendre un ange chanter la vertu angélique. Nous disons *la pureté*, plutôt que la chasteté, parce que, d'abord, le Père Alfred s'exprime ainsi, et qu'ensuite, il entend par là l'exclusion de tout ce qui partage le cœur et l'empêche d'être tout à Dieu et de tendre uniquement au ciel. Voici ses paroles :

“ O mon âme ! mourons à tout autre amour, pour ne vivre que de l'amour de Jésus. Mais le chemin qui conduit à cet amour, c'est la pureté.

“ *Pureté d'esprit* : en consacrant à Dieu ton esprit avec toutes ses pensées ; en suivant le conseil de l'Apôtre nous exhortant à tenir

notre conversation avec le ciel ; en détournant notre esprit des choses terrestres pour le diriger vers les choses célestes.

“ *Pureté de cœur* : en le consacrant à Dieu avec toutes ses affections, te souvenant que Dieu est un Dieu jaloux, qui n'admet aucun partage, mais qui veut un cœur libre et vide de toute affection terrestre.

Pureté de corps : en le consacrant à Dieu avec tous ses sens. L'Apôtre nous dit que nous sommes les temples du Saint-Esprit. C'est pourquoi je ne dois pas souiller ce temple, mais je dois le conserver toujours pur, afin que Dieu y puisse trouver une demeure digne de lui.

“ O pureté, que tu es belle ! tu rends l'âme semblable aux anges.

“ O Marie, ma bonne mère ! qui me donnera d'être aussi pur que vous ?

“ Je suis le temple du Saint-Esprit destiné à recevoir le Pain des anges plusieurs fois par semaine, même, tous les jours, quand je deviendrai prêtre ; par conséquent, je dois

le conserver intact, ce temple, le garder vide de toute affection terrestre. Plus je serai pur, plus aussi Dieu fera ses délices d'habiter en moi.

“ Enfant de Marie, enfant de pureté ! ne dis pas que tu aimes Marie si tu n'es pas pur. Plus je serai pur, plus aussi le Seigneur me communiquera ses bienfaits. La pureté est descendue du ciel sur la terre, et c'est aussi par elle que nous obtiendrons de monter au ciel. ”

Ses craintes, sur la même page, nous montrent combien l'angélique Père Alfred était jaloux de conserver son innocence et nous font entrevoir qu'il n'a jamais perdu ce trésor inestimable.

“ Pour ce qui regarde la belle vertu, écrit-il, il faut regarder les paroles du Père Préfet comme venant de la bouche de Dieu même, car Dieu a dit : *Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise.* Quand donc le démon viendra pour te troubler, aussitôt élève ton cœur à Dieu, invoque

ta bonne mère Marie. Et pour ce qui concerne tes doutes du passé par rapport à cette vertu, tu dois absolument les rejeter comme venant du démon. Ainsi te l'a ordonné ton directeur spirituel. Et sois assuré que c'est à ce prix que tu triompheras. Eh quoi ! toi qui te fais gloire d'être l'enfant de Marie, la plus pure des créatures, tu déplorerais à cette bonne mère ? Non, non, plutôt mourir mille fois que de vous affliger, ô Marie !”

Pour conserver cette belle vertu si chère à Jésus et à Marie, il faut, disent nos Constitutions, garder la modestie qui en est comme la défense et la sauvegarde. Et le Père Alfred était comme la modestie personnifiée.

“La prudence, écrivait-il, pour ce qui regarde la vue, le goût, le toucher, les entretiens avec le prochain, est une chose indispensable. Sans elle, il y va de la perte de ma vocation et de mon âme.”

Si cette résolution était ignorée, son exécution était visible à tous les yeux. Il poussait la prudence si loin qu'il semblait qu'un

instinct surnaturel commandait ses moindres mouvements. Pas un regard déplacé, pas un geste précipité, pas un pas qui ne fût réglé. Une modestie parfaite régnait dans toute sa manière d'être et d'agir. Aussi, la vue de son visage inspirait l'amour de la pureté. Son seul aspect rendait les autres meilleurs. On ne pouvait l'aborder sans éprouver cette impression de respect qu'eut produite la vue d'un ange.

CHAPITRE XVIII.

SON OBÉISSANCE.

Toute sa vie, le Père Alfred Pampalon fut un parfait modèle d'obéissance. Ses parents et tous ses supérieurs sont unanimes à lui décerner les plus beaux éloges touchant cette vertu : elle fut prompte, exacte, joyeuse, aveugle, généreuse et constante.

Durant son séjour à Beauplateau, on a pu lui appliquer ce que nos Règles prescrivent aux étudiants : " De ne pas omettre un iota de tout ce qui est conseillé par le professeur."

Dans le cours de ses études, il eut parfois des difficultés, surtout en philosophie, mais il ne se découragea pas. Il se livra à l'étude sans passion, mais sérieusement, pour faire la volonté de Dieu.

Son obéissance fut admirable au milieu des obscurités dans lesquelles il se trouvait parfois à cause de ses peines intérieures. Il suffisait alors d'une parole de son directeur de conscience pour le tranquilliser parfaitement.

Devenu missionnaire, il disait : " Je ferai le bien qui me sera imposé par l'obéissance. J'éviterai ainsi toute illusion provenant d'un zèle outré." Et il fut fidèle à sa résolution.

La vie du religieux doit être une obéissance parfaite à sa Règle et aux ordres de ses supérieurs : telle fut celle du Père Alfred.

Il fut un parfait modèle d'observance régulière et ne cessa jamais de mettre à exécution ce qu'il avait décidé par rapport à ce point :

" Je dois être convaincu de cette vérité, écrit-il, que faire la volonté de Dieu, c'est ma perfection. Mon mot d'ordre doit être : la volonté de Dieu. L'expression de cette volonté, c'est ma Règle et les ordres de mes

supérieurs. Quelles résolutions dois-je prendre ?

“ D'abord, je dois être un homme de devoir, un observateur fidèle de la Règle, foulant aux pieds tout respect humain.

“ Secondement, je dois être ami, en bon accord, en paix avec mes supérieurs. Les écouter, c'est écouter Jésus-Christ ; les mépriser, c'est mépriser Jésus-Christ. C'est pourquoi je dois bien obéir, conformer mes pensées aux leurs, mes volontés à leur volonté, mes désirs à leurs désirs. Je dois les aimer et leur ouvrir mon cœur. Je serai très docile, sincère, ouvert, transparent comme l'eau la plus claire avec mon directeur spirituel, si je veux être bien dirigé dans les voies de la perfection.

“ O mon âme ! dans ton pèlerinage vers la céleste patrie, aie soin de te choisir un guide spirituel, mais un guide vertueux, saint, et non un guide conforme à tes goûts naturels.”

Durant une de ses retraites, le Père Alfred

revient à la charge : " Veux-tu devenir un saint, un grand saint, un très grand saint ? Observe bien ta Règle et les prescriptions de tes supérieurs ; observe les plus petites règles comme les plus grandes. Heureux celui qui aura compris cela ! Celui-là aura trouvé la sainteté, puisqu'il aura trouvé où est la volonté de Dieu, et le meilleur moyen de lui plaire. Que l'exemple de ton angélique frère Blasucci t'anime : " Je renonce, disait-il, à devenir un saint, plutôt que de transgresser la moindre règle," tant il était convaincu que sa Règle était la voie ainsi que le moyen pour arriver à la sainteté.

L'amour du Père Alfred pour l'observance régulière allait jusqu'au sacrifice. Il souffrait généreusement pour suivre la vie commune. Qu'il était touchant de le voir durant sa dernière maladie ! Incapable de monter les escaliers pour aller avec la communauté faire la méditation à l'oratoire, en présence du saint Sacrement, il demandait au cher frère infirmier d'avoir la complaisance de l'y transpor-

ter, et ce dernier s'exécutait toujours bien volontiers.

Comme nous l'avons vu, tout était également important dans la Règle aux yeux de notre fervent religieux, pour la raison qu'il la regardait dans ses moindres détails comme l'expression de la volonté divine, à laquelle il se soumettait avec une grande simplicité de cœur et d'esprit.

On peut affirmer que sa devise était de faire le plus grand cas des moindres observances et que sa vie y a répondu en tous points, tellement que s'il y eut quelque chose d'extraordinaire en lui,—et tous en conviennent,—ce fut la manière souverainement parfaite avec laquelle il obéit jusqu'à sa mort.

“ Jamais, déclare le T. R. P. Strybol, son préfet d'études, ni le zélateur ni moi, n'avons pu remarquer en lui la moindre transgression volontaire de la Règle.

“ Quelques jours avant sa mort, rapporte le R. P. Guillot, le T. R. P. Allard, son Recteur, me disait : je n'ai jamais vu un malade comme

le Père Alfred ; jamais il ne transgresse une règle, jamais il ne fait entendre une plainte. Tel aussi je l'ai connu moi-même pendant quatre ans à Beauplateau, toujours content du bon Dieu, toujours scrupuleusement fidèle aux moindres règles, aux plus petites coutumes, aux simples désirs de ses supérieurs."

Peu de temps avant de paraître devant son souverain juge, le Père Alfred fit à un de ses confrères cette déclaration remarquable : *Jamais je n'ai volontairement violé une seule de mes règles.*

Benoît XIV disait qu'il n'hésiterait pas à canoniser un religieux novice mort au bout de son année de probation, s'il lui était démontré qu'il n'avait jamais enfreint la Règle.

Cette fidélité à sa règle, pendant cinq ans, a suffi pour élever sur les autels un saint Jean Berchmans.

Le Père Alfred Pampalon, lui, a vécu dix années de vie religieuse sans jamais enfreindre volontairement la moindre de ses règles.

CHAPITRE XIX.

SON HUMILITÉ.

Sachant que l'humilité est la base de toute vertu chrétienne, le Père Alfred a eu soin de bâtir sur ce fondement l'édifice de sa perfection.

Il avait compris ces paroles du Père Alvarez que "les progrès dans les voies de la perfection consistent à s'humilier, à supporter et à se taire." Et il s'efforça de les réduire en pratique.

Toujours il garda de très bas sentiments de lui-même. Si parfois il parlait de lui-même, c'était plutôt en mal qu'en bien.

En maints endroits de ses écrits, il s'appelle un être indigne, très indigne, le plus indigne de tous, un orgueilleux, un pécheur qui mérite mille châtimens.

Les faits rapportés à sa louange ne sont venus à notre connaissance que grâce aux industries persévérantes de ses confrères qui les dérobaient à son humilité. A la fin de sa vie, il se montra encore plus réservé dans ses paroles.

Un confrère voulait le faire parler de choses spirituelles, afin d'en prendre note pour plus tard, mais devinant son stratagème, le R. Père Alfred gardait un modeste silence, et un jour que le confrère revenait à la charge, il lui dit en souriant : " Je crois que vous voulez connaître tous mes secrets."

Une autre fois qu'on lui disait qu'il ferait bien de coucher quelques détails de sa vie sur le papier, afin d'épargner de l'ouvrage au chroniqueur : " Il n'aura qu'à prendre le catalogue de la Congrégation, répliqua-t-il, tout se trouve là : les dates de la naissance, de la profession religieuse et de la prêtrise ; cela suffit. Nous devons vivre de la vie cachée."

L'humilité le rendait continuellement défiant de lui-même. Peu de temps avant son

trépas, quelqu'un s'avisa de lui demander s'il ne craignait pas la mort. Il répondit : " Si on n'a pas peur de la mort aujourd'hui, demain on peut en avoir peur ; je laisse tout cela entre les mains du bon Dieu."

L'humilité le rendait surtout heureux ; il était content de tout ce qui lui arrivait, content dans tous les événements de la vie, content de tous les procédés, content des moindres charges, des dernières places, content de ses supérieurs et de tous ses confrères.

L'humilité paraissait d'une manière si frappante dans sa physionomie, dans sa démarche et dans tout son maintien, qu'en le voyant, on reconnaissait aussitôt en lui un homme sincèrement humble.

Donnons un petit passage de ce qu'il a écrit sur cette vertu, et nous verrons que ses dehors si humbles n'étaient que l'expression de ses sentiments intérieurs :

" Seigneur, comment oserais-je m'enorgueillir ? je n'ai de moi que le péché. Hélas ! mon Dieu, ayez pitié d'un pauvre pécheur.

Tout ce que j'ai : talent, esprit, science, vertu, je le dois tout à vous. Quoique je fasse, je serai toujours un serviteur inutile. O mon âme ! quoiqu'on te loue, quoiqu'on te blâme, sache que pour cela tu n'es pas plus sainte devant Dieu ni plus coupable ; ce qui est important pour toi c'est de renvoyer à Dieu toutes les louanges et de recevoir les blâmes comme mérités à cause de tes crimes.

“ O mon âme ! comprends bien l'importance de l'humilité : elle te fera surmonter toutes les tentations, elle te fera connaître ton impuissance, et par là te portera à veiller sans cesse sur toi, à diriger vers le ciel de ferventes supplications. Et qu'est-ce qui m'assurera la conservation de l'amour de Dieu et de la pureté ? C'est l'humilité. Elle portera Dieu à t'accorder toutes les grâces qui te sont nécessaires. Car *Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles.*

CHAPITRE XX.

SA MORTIFICATION EXTÉRIEURE.

La mortification extérieure consiste à faire et à souffrir ce qui répugne à la nature, et à se priver de ce qui lui est agréable ; elle embrasse la mortification des sens.

Le Père Alfred, sans faire, il est vrai, de grandes austérités, a pourtant excellé dans cette vertu.

Il fut fidèle aux pratiques de pénitence de son noviciat, aussi longtemps que l'obéissance le lui permit. Sa plus grande mortification fut les longues maladies qu'il supporta avec une patience angélique.

Son esprit de mortification le portait à tenir ordinairement les yeux baissés, à éviter les conversations inutiles, à aimer le jeûne et l'abstinence, à se couvrir de chaînettes de fer

plusieurs fois par semaine, à se donner la discipline, et tout cela, il le pratiquait pour offrir à Dieu un sacrifice parfait de son corps sur l'autel de la mortification des sens.

Si l'on considère l'attention soutenue avec laquelle il réprimait les écarts de ses sens, la diligence et la ferveur qu'il mettait dans toutes ses actions, la généreuse correspondance qu'il donnait à l'action de Dieu sur lui, le zèle de la vie commune qui l'enchaînait à tous les détails de la Règle, on n'aura pas de peine à convenir que toute sa vie religieuse fut une pénitence continuelle, et que vraisemblablement, par ce renoncement constant à lui-même, plus coûteux à la nature que les austérités corporelles, il a dû abrégier la longueur de sa vie.

Le Père Alfred avait transcrit dans ses notes cette belle pensée de Louis Veuillot : " La virginale pureté est un lis qui, pour croître et s'élever odorant et magnifique, ne se contente pas des eaux fécondes de l'oraison et des sacrements, mais encore veut être

entouré des épines de la mortification et de la pénitence."

Pour continuer la même image, on peut dire que les épines de la mortification du Père Alfred ne furent pas longues, mais qu'elles furent innombrables. Or, comme dit encore Louis Veillot : "Le petit sacrifice de tous les instants, l'obscur petit sacrifice des petites joies et des petites aises de ce monde est le plus grand de tous les sacrifices, lorsqu'il est soutenu et renouvelé avec un plein consentement du cœur. C'est le dernier comble de la grandeur humaine."

Ce fut à ce comble de la grandeur humaine que s'est maintenu le Père Alfred par l'universelle modestie et la prudence surnaturelle qu'il a constamment observées.

CHAPITRE XXI.

SON RECUEILLEMENT.

“ La vie des membres de la Congrégation devra être un recueillement continu. Pour acquérir ce recueillement, ils auront d'abord à cœur l'exercice de la présence de Dieu et ils s'exciteront souvent à de courtes mais ferventes oraisons jaculatoires ; ils aimeront aussi beaucoup la solitude, ne sortiront pas de leurs chambres sans nécessité et, par dessus tout, observeront le silence, qui est si digne d'éloge dans les Instituts religieux.”

Tel est l'idéal que nos Règles nous proposent, et que le Père Alfred a aimé et poursuivi de toutes ses forces.

Il a commencé par se tracer un tableau détaillé d'un homme recueilli. Pour peu qu'on ait connu notre religieux, on ne lira pas

ces quelques lignes sans s'écrier : *C'est son propre portrait.* Ce qu'il a couché sur le papier, il l'écrivait tout le long du jour dans sa propre vie. Nous transcrivons fidèlement.

“ Le recueillement est la pierre de touche de la perfection. L'homme recueilli est un miroir, un tableau dans lequel brille la perfection ; nous y voyons ce que nous devons éviter et ce que nous devons tenir.

“ L'homme recueilli est une règle vivante. En lui tout est réglé : l'extérieur et l'intérieur. Sa vue inspire l'amour de la pureté, le désir de devenir meilleur. Sa démarche annonce un homme tout en Dieu. Elle est grave sans être lente ni précipitée. Ses yeux baissés vers la terre annoncent un homme étranger aux choses de la terre. La pensée de Dieu l'accompagne partout : *Marche devant moi et sois parfait.*

“ Cette parole de nos saintes Ecritures se fait sans cesse entendre au fond de son cœur. Lève-t-il les yeux, il trouve le Seigneur. Les jette-t-il vers la terre, il trouve le Seigneur.

Les jette-t-il autour de lui, il trouve le Seigneur. Les jette-t-il sur lui, il trouve le Seigneur. O mon Dieu ! dit-il, je lève les yeux et je vous vois, je regarde autour de moi et je vous vois. Je regarde la terre et je vous vois. Je me regarde moi-même et je vous vois. Vous êtes partout, Seigneur, vous remplissez l'univers et tout ce qu'il renferme de votre immensité. Mais vous êtes spécialement dans l'âme juste par votre grâce."

Ailleurs, le Père Alfred complète ce tableau en nous décrivant l'usage qu'un homme intérieur fait de ses sens et de ses facultés.

"L'homme intérieur a un esprit, mais un esprit pour penser à Dieu, et non pas à des choses vaines et qui portent à la dissipation. Pense-t-il à lui-même, c'est pour reconnaître qu'il n'est rien, qu'il mérite la dernière place. Pense-t-il à son prochain, c'est en bien et non en mal. Et si, par malheur, celui-ci vient à tomber dans une faute, loin de se croire meilleur que lui, il craint plutôt et prie Dieu qu'il le préserve d'un tel malheur.

“ L'homme intérieur a un cœur, mais un cœur pour aimer Dieu seul, un cœur pour désirer le voir aimer de tous les hommes. Aime-t-il son prochain, c'est pour Dieu, parce qu'il voit en lui Notre-Seigneur Jésus-Christ, une âme rachetée au prix du sang d'un Dieu. Son amour pour lui-même ne tend qu'à mourir à lui-même et à tout ce qui est du monde, pour n'aimer que Dieu. Oui, plaire à son Dieu et puis mourir.

“ Un homme recueilli a des yeux, mais ce n'est pas pour les laisser errer ça et là. Il a des oreilles, mais ouvertes seulement aux paroles saintes, aux discours pieux et non pas aux choses frivoles du monde. S'entend-il louer des autres, il se croit indigne de ces louanges et les renvoie toutes à Dieu. Entend-il louer les autres, loin d'en ressentir de la peine ou de la jalousie, il se réjouit au contraire du bien que son prochain en retire et il en remercie le Seigneur. Que Dieu soit loué et aimé partout et toujours, et, ensuite, peu importe le reste.

“ L'homme recueilli, quelles que soient ses actions, qu'il parle, qu'il rit ou qu'il marche, n'oublie jamais que Dieu le voit. Aussi, parle-t-il aux autres avec douceur et déférence, et leur cède-t-il humblement le pas dans les choses indifférentes.”

Pour faciliter l'exercice de la présence de Dieu, nos Règles nous recommandent la pratique des oraisons jaculatoires fréquentes et ferventes. Nous verrons, dans le chapitre suivant, combien le Père Alfred fut fidèle à cette pratique.

Quant à son amour du silence et de la solitude, on ne peut mieux l'exprimer que par ce témoignage que lui rendent tous ses confrères : jamais, en temps de silence, on ne vit le Père Alfred dire un mot sans nécessité, jamais, non plus, on ne le vit sortir de sa cellule ou du monastère sans y être forcé par devoir ou par charité.

CHAPITRE XXII.

SON ORAISON.

Si le Père Alfred Pampalon fit tant de progrès dans les voies de la sainteté, il en est redevable avant tout à l'oraison. Il avait compris l'absolue nécessité de l'oraison pour devenir un saint. Les paroles suivantes nous font voir combien il en était convaincu :

“ Je dois d'abord, dit-il, m'appliquer à l'oraison et à la prière. C'est par la prière que je parviendrai à pratiquer toutes les vertus. Elle est en effet la source de toutes les grâces. C'est elle qui est le sentier sûr et aisé qui conduit à la perfection. Telle fut la pratique des saints, et en particulier de mon Père saint Alphonse. Ils se sont toujours appliqués à prier, et ils sont devenus de grands saints parce qu'ils ont beaucoup prié.

A leur exemple, je dois beaucoup prier, supplier humblement Dieu de répandre dans mon âme sa grâce à laquelle sont attachées toutes les vertus de foi, d'espérance, de charité, etc. La vertu et la prière sont deux compagnes inséparables. Il n'y a pas de vertu sans prière."

Appuyé sur de tels principes, le Père Alfred, qui voulait devenir à tout prix un parfait religieux, ne négligea jamais ni la prière ni l'oraison. Prier était son élément : il y revenait comme par son propre poids, dès que la nécessité ou le devoir le lui permettait. On ne le rencontrait dans les corridors que le chapelet à la main et la prière sur les lèvres. Son nom semblait signifier un homme de prière ; et sa vue portait à dire : voilà l'image de la prière. Aussi, que de faveurs il obtint par elle, que de conversions il aura faites par elle. Il mérita, dit un de ses directeurs, à cause de son amour de la prière et de l'oraison, de connaître quelque chose des voies extraordinaires de la perfection.

Rien ne peint mieux sa vie intérieure que cette parole de l'Apôtre à la gloire de Marie : *Invisibilem tanquam videns sustinuit* : " Il demeura ferme comme s'il eût vu l'invisible." En regardant les hommes et les créatures, le Père Alfred voyait plus que l'extérieur : il paraissait plus préoccupé de la présence d'un personnage invisible que des personnes avec lesquelles il conversait. C'est là un indice que ce bon religieux n'était presque pas un instant sans pratiquer ce qu'il avait écrit et résolu, sans penser au Dieu qui remplit le ciel et la terre, et trouve ses délices dans le cœur du juste.

Vaquait-il à la prière, il se plongeait dans un recueillement encore plus profond ; il semblait sortir de ce monde, pour n'avoir plus de commerce qu'avec le monde invisible.

Un soir qu'il récitait son chapelet, un confrère eut l'indiscrétion de tenter sa piété en cherchant à lui faire lever les yeux ; ce fut peine perdue, le Père Alfred resta sourd et aveugle à la tentation.

Qui dira les élans d'amour, les oraisons jaculatoires qui sortaient tous les jours de son cœur si pieux ! Quelques pages d'un règlement de vie, les seules malheureusement que nous ayons pu retrouver, nous en donneront une idée. Ce règlement est une série d'oraisons jaculatoires.

“ Comptant, écrit-il, sur l'infinie miséricorde de mon Sauveur, sur la puissante protection de ma bonne mère Marie, sur le secours de saint Joseph, de mon Père saint Alphonse et de tous mes saints Protecteurs, je me propose de suivre ce petit règlement de vie :

“ Le matin, au premier son de la cloche, je me lèverai aussitôt, sans accorder un instant à la sensualité. Dans ce but, je fais un pacte avec ma bonne mère Marie, à savoir : que s'il m'arrive de n'être pas fidèle à ce bon propos, ce sera un signe que j'ai diminué en amour envers cette bonne mère.

“ Une fois levé, considérant mon extrême faiblesse dans le bien, j'élèverai aussitôt mon cœur vers Dieu, et, faisant le signe de la

croix, je dirai avec le psalmiste : *Deus in adjutorium meum intende, Domine ad adjuvandum me festina*, et *Gloria Patri, etc.*, implorant ainsi le secours de Dieu pour la journée, le remerciant de m'avoir préservé pendant la nuit, et de me donner encore ce jour pour le servir. Je dois considérer ce premier acte comme devant décider de toute ma journée. Si je le fais bien chaque matin, ma journée sera bonne. Car ce sont les prémices que Dieu demande de moi. Si je suis fidèle à les lui offrir de grand cœur, il sera fidèle à m'accorder toutes les grâces nécessaires pour bien passer la journée. Lui-même nous le promet par ces paroles : *Qui mane vigilant ad me, invenient me* : "Ceux qui veillent dès le matin pour me chercher, me trouvent."

"Ceci fait, je renouvellerai les promesses de mon baptême, renonçant à satan, à ses pompes et à ses œuvres, et renouvelant mes vœux de chasteté, d'obéissance, de pauvreté ainsi que mon vœu et serment de persévérance.

“ Je me consacre tout entier à votre cœur adorable, ô Jésus ! à votre cœur immaculé, ô Marie ! ainsi qu'à votre cœur, ô saint Joseph ! Je vous consacre toutes mes actions et intentions, afin que, purifiées et perfectionnées dans vos très doux cœurs, elles soient unies aux vôtres et offertes en louanges éternelles à Dieu le Père.

“ Saint Alphonse et tous mes saints confrères en religion, obtenez-moi votre zèle pour ma propre sanctification et pour le salut des âmes.

“ Ange de Dieu, à qui la Bonté suprême a daigné me confier, veillez sur moi, assistez-moi de vos bons conseils et dirigez mes pas, les détournant du mal pour les porter vers le bien.

“ Je me vêtirai de la manière la plus modeste, considérant que Dieu me voit ainsi que toute la cour céleste. Pendant cette action, ainsi que pendant les autres, comme faire ma toilette, arranger mon lit, etc., je ne laisserai pas mon esprit s'égarer, mais j'adresserai

alors au Seigneur de ferventes oraisons jaculatoires.

“ En mettant ma croix, je baiseraï les cinq plaies de Notre-Seigneur, et je dirai cette oraison jaculatoire : Que je meure, Seigneur, par amour pour vous, vous qui avez daigné mourir par amour pour moi. En mettant mon chapelet à la ceinture, je ferai cette prière : *Sub tuum præsidium confugimus, . . .* Nous nous réfugions sous votre protection, ô sainte Mère de Dieu ! ”

“ Je ferai avec la plus grande ferveur possible la prière de notre manuel : *Domine Deus meus*, la considérant comme un acte devant influencer sur toutes mes actions de la journée. J'ajouterai après chacun des 3 *Ave Maria* cette oraison jaculatoire : “ O Marie, ma bonne mère ! par votre très pure et immaculée Conception, purifiez mon corps et sanctifiez mon âme. ”

“ Au sortir de ma chambre, je prendrai de l'eau bénite et je ferai le signe de la croix. En outre, je demanderai la bénédiction à

Jésus, Marie, Joseph et je les prierai de garder mon esprit, mon cœur et ma langue. A cet effet, je dirai : " Jésus, Marie, Joseph, donnez-moi votre sainte bénédiction et veillez sur mes pensées, mes paroles et mes affections." C'est ce que je ferai en signant mon front, ma bouche et mon cœur.

" Pour ce qui regarde les exercices de la journée, je m'appliquerai sérieusement à y apporter toute la perfection possible. A cet effet, je formerai comme nous..." (le reste du règlement n'a pas été retrouvé).

Il n'est pas douteux que toute sa journée était parsemée de ces affections pieuses, et de ces saintes pratiques qui en avaient embaumé le matin.

CHAPITRE XXIII.

SON ABNÉGATION DE LUI-MÊME ET SON AMOUR DE LA CROIX.

Le but de l'Institut du Très Saint Rédempteur, lisons-nous dans "*Le vrai Rédemptoriste*," opuscule de saint Alphonse, est de suivre d'aussi près que possible les traces et les exemples de Jésus-Christ qui a passé en ce monde une vie toute détachée et toute mortifiée, pleine de souffrance et de mépris. Par conséquent, celui qui prend la résolution d'entrer dans notre Congrégation, doit prendre en même temps celle d'y souffrir, et de *se renoncer lui-même*, conformément à ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ a déclaré à ceux qui veulent se mettre parfaitement à sa suite : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se*

renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.

Il faut donc que le vrai rédemptoriste prenne la résolution de souffrir et de souffrir toute espèce de peines extérieures et intérieures. Il doit se résoudre à se vaincre en tout, bannissant de son cœur toute inclination et tout désir qui n'ont pas Dieu pour principe et pour fin.

Saint Alphonse demande surtout à ses enfants de se détacher de quatre choses :

- 1° Des commodités de la vie ;
- 2° De ses parents ;
- 3° De l'estime propre ;
- 4° De la volonté propre.

Sans crainte de nous tromper, nous pouvons affirmer que le Père Alfred a excellé dans ces différentes sortes de détachement.

Nous avons vu dans le chapitre où il fut question de sa pauvreté, combien il était vraiment détaché des commodités de la vie.

Il brilla aussi par *son détachement de ses parents et de sa patrie.* Il fit bien voir ce

détachement lorsqu'il quitta son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses amis et sa patrie, pour aller s'enfermer dans un cloître à onze cents lieues du Canada. Il pouvait s'attendre à ne plus revoir son père déjà affligé de la maladie qui devait le conduire au tombeau ; et, en effet, ce fut pendant son séjour au studentat de Beauplateau qu'il apprit la douloureuse nouvelle de la mort de son père.

Voici la lettre qu'il écrivit à cette occasion pour consoler sa famille.

J. M. J. Alp.

S. JEAN DE BEAUPATEAU,

26 déc. 1891.

Chère mère, chères sœurs

et bien-aimés frères,

J'ai reçu la lettre de Pierre, et j'ai été bien consolé, en la lisant, d'apprendre que mon cher père a fait une si belle mort. J'en remercie le Seigneur de tout mon cœur. Il est mort un samedi, jour consacré à la bienheureuse

Vierge Marie ; il a été aussi enterré un jour de fête de cette douce Reine. On voit par là que cette bonne mère a voulu récompenser mon bien-aimé père de la dévotion qu'il a toujours eue pour elle. Ce qui doit nous engager, à l'exemple de notre père, à prier beaucoup la bienheureuse Vierge, afin d'obtenir pour nous-mêmes une bonne mort. J'ai communiqué à son intention le jour de son enterrement. Si j'ai le bonheur de devenir prêtre, ma première messe sera pour son soulagement....

Je vous laisse dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.

Frère ALFRED PAMPALON,

C. SS. R.

Son second noviciat terminé, devenu missionnaire depuis deux ans, miné déjà par la phtisie, il ne songeait aucunement à demander son retour au Canada, afin de revoir ses parents. Il se tenait dans une parfaite indifférence, laissant tout entre les mains de Dieu. Sa mère lui ayant écrit qu'elle souhaitait vive-

ment son retour, il lui répondit : " Je ne sais pas quand je prendrai mes ailes pour m'envoler vers le Canada. Attendons que Dieu nous le dise."

N'allons pas croire que, par ce parfait détachement, le Père Alfred fut laissé sans affection pour ses parents. C'est tout le contraire qui est vrai. Il les aimait en bon religieux, d'un amour tout divin. Avant tout, il voulait le bon plaisir de Dieu, ne désirait pas de changer de place sans que Dieu le lui dit par la voix de ses supérieurs. Du reste, il prouva son amour envers ses parents en les recommandant souvent à Dieu, et en leur donnant, par lettres, de salutaires conseils et de grands encouragements.

Le Père Alfred brillait encore par *son détachement de l'estime propre*. Il comprenait qu'un vrai rédemptoriste doit être mort à l'estime de lui-même. Voilà pourquoi il fit sans cesse une guerre acharnée à l'orgueil que nous portons en nous-même. Comme nous l'avons vu dans le chapitre intitulé : *Son humilité*, il

entretenait constamment de bas sentiments de lui-même, ce qui le portait à se tenir à l'écart, à choisir la dernière place, à souffrir en paix l'oubli, les mépris, les contrariétés et à se complaire même dans les humiliations.

Le Père Alfred se distingua de plus par son parfait *détachement de la volonté propre*.

“ Il faut, dit saint Alphose, que le rédemptoriste renonce entièrement à sa propre volonté, la consacrant sans réserve à la sainte obéissance. C'est là de tous les sacrifices le plus nécessaire. C'est par l'abnégation absolue de sa volonté qu'on meurt spirituellement, et qu'on se donne tout entier à Jésus-Christ. Dans toutes les circonstances, alors même que le rédemptoriste serait interrogé par les supérieurs sur ce qu'il désire, il doit toujours se contenter de répondre : “ *Je veux ce que veut l'obéissance.*”

“ Celui-là a l'esprit de l'Institut qui ne veut que la sainte obéissance et se trouve dans la disposition de consentir paisiblement à s'y voir placé dans un coin, sans remplir aucune

espèce d'emploi, content que les autres fassent le bien, et se résignant à n'en faire d'autre lui-même que celui qui lui sera imposé directement par l'obéissance, sans aucune sollicitation de sa part."

Or, telle fut la vie du Père Alfred. Il les mettait en pratique ces enseignements de son glorieux Père saint Alphonse ; il les exécutait à la lettre. C'est du reste ce que nous avons admiré quand nous avons traité de "son obéissance."

SON AMOUR DE LA CROIX.

Jésus et Marie ont fait de notre religieux, non seulement un homme tout détaché de lui-même et des choses d'ici-bas, mais encore un amant de la croix.

Il était heureux de souffrir pour imiter le divin Sauveur et lui plaire. Ce qui l'animait encore à endurer tout en paix et avec joie, c'était la grande pensée de l'éternité.

On aurait pu croire que la vertu lui était

très facile et comme naturelle. Elle ne fut néanmoins en lui que la récompense d'un long, généreux et persévérant travail contre le monde, le démon et ses propres passions, travail que parfois trahit un cri de détresse du vaillant lutteur.

C'est ainsi qu'aux derniers jours de sa vie, alors qu'accablé de toutes manières par la souffrance, on l'entend s'écrier ; " Mes douleurs sont grandes, ô mon Jésus ! mais je ne veux pas me plaindre, donnez-moi la patience."

C'est aussi durant ces jours qu'il dit à un confrère : " Il faut souffrir pour payer à Dieu les grandes grâces qu'il nous fait, surtout celle de la vocation." Il parlait sans doute d'expérience, afin de nous animer au combat.

On peut certifier que *la pensée de l'éternité* a été pour le Père Alfred un grand moyen de sanctification. Cette pensée, on la trouve ainsi formulée en bien des endroits de ses écrits : *Adhuc modicum, post hoc autem æternitas*. " Encore un peu de temps, ensuite

ce sera l'éternité." Il la méditait durant ses retraites, et s'en pénétrait de plus en plus chaque jour. Vraiment, la pensée de l'éternité était sa lumière dans les ténèbres intérieures et sa force dans les peines de la vie ; elle en a fait un homme du ciel, un homme tout en Dieu.

Voulons-nous avoir encore une idée de son amour de la croix, citons ces belles paroles sorties de son cœur généreux :

" O Marie, ma très aimée mère ! que je sois privé de toute consolation, j'y consens ; que je souffre toutes les peines, les angoisses et les délaissements ; que ma vie soit une agonie continuelle, j'y consens, pourvu que j'aime mon Seigneur Jésus et que je sois aimé de lui. Car, ô tendre mère ! je suis prêtre, et, comme tel, je dois être une victime. Je me propose de tout souffrir pour la gloire de Dieu. J'unis mes souffrances à celles de Jésus et aux vôtres. L'amour de mon tendre Sauveur me rendra douce la croix, me la fera même désirer et rechercher. Cet amour

me fera remporter la victoire sur tous les ennemis de mon âme."

Non content d'aimer lui-même la croix, le Père Alfred s'efforçait en outre de la faire aimer des autres et spécialement de ses parents. Écoutons-le consoler sa mère de la mort de son père et de deux de ses sœurs :

J. M. J. Alp. Anne,

Beauplateau, 9 mai 1893.

Bien-aimée mère,

Je comprends l'état dans lequel il a plu au Seigneur de vous placer. Un tel état exige de vous une grande résignation à la volonté de Dieu. Aussi, je prierai le bien-aimé Jésus, sa sainte mère Marie et le glorieux saint Joseph de vous soutenir au milieu de vos peines. Supportez avec patience cette croix. Sans doute, elle paraît pénible, mais vous verrez après cette vie quel grand bien elle vous aura procuré. La croix est la clef qui nous ouvre

les portes du paradis. Daigne le Seigneur vous rendre légère cette croix. A cet effet, chère mère, jetez souvent les yeux sur le crucifix et méditez sur les souffrances de Jésus, ainsi que celles de sa sainte mère au pied de la croix, et vous puiserez cette force qui vous fera surmonter toutes vos peines. Mais c'est surtout à la messe et dans la sainte communion que vous trouverez un remède à vos douleurs.

Ainsi donc, chère mère, vous prierez beaucoup Notre-Seigneur Jésus-Christ, la très sainte Vierge et saint Joseph.

Quant à moi je ne vous oublierai pas.

Je vous laisse dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie et sous le patronage de saint Joseph,

Votre fils en Jésus-Christ,

Père ALFRED PAMPALON,

C. SS. R.





L'EXTÉRIEUR DE LA BASILIQUE DE SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ.

CHAPITRE XXIV.

SA DERNIÈRE ANNÉE.

Le Père Alfred Pampalon, ne prenant pas de mieux, ses supérieurs, dans leur sollicitude paternelle, jugèrent bon de l'envoyer au Canada, pensant que peut-être l'air natal serait encore capable d'arrêter le cours du mal.

Regretté de tous, il partit de Belgique le 4 septembre 1895, et, le lendemain, il s'embarquait pour le Canada, à bord du "Sardinian." Il arriva à Québec le 15 du même mois, jour de la fête du Très Saint Nom de Marie. Il alla voir ses parents qu'il n'avait pas revu depuis neuf ans.

Partout on se réjouissait de recevoir la bénédiction du bon Père Alfred.

Au collège de Lévis, son *alma mater*, il eut le bonheur de dire la messe de commu-

nauté. Avant de monter à l'autel, il adressa quelques paroles aux chers élèves, se recommanda à leurs prières, et les exhorta à vivre pour Dieu seul, accomplissant en tout et partout le bon plaisir divin.

Avec quelle douce émotion il pénétra dans l'église de Notre-Dame de Lévis où il reçut autrefois tant de bienfaits du Seigneur, entre autres le sacrement de baptême. Il y renouvela de toute son âme les saints engagements du chrétien.

Il ne quitta pas Lévis sans rendre visite au cimetière Mont-Marie. Longtemps il pria sur la tombe de son père dévoué et de deux de ses sœurs, morts durant son absence.

Ses visites terminées, il se retira au monastère de Sainte-Anne de Beaupré ; c'est là, à l'ombre du sanctuaire privilégié de l'auguste Patronne des canadiens, qu'il devait passer les derniers jours de sa vie.

On le confia aux soins d'un habile médecin qui l'ausculta plusieurs fois, et constata qu'un

poumon était dans un état de complète corruption, tandis que l'autre se trouvait dans la première période de décomposition. Cette nouvelle n'effraya aucunement le Père Alfred. Toujours il parla de la mort comme d'une amie, car, pour lui, pouvoir mourir rédemptoriste, était une joie.

Malgré sa maladie, il se disposa à affronter vaillamment les labeurs de la vie apostolique. Il étudiait et travaillait avec soin.

Ayant été désigné pour faire les prières et prêcher, un soir du mois d'octobre, il composa un beau sermon, *plein de piété*, sur Marie et son Rosaire ; mais les forces lui manquèrent et il n'eut pas la consolation de le prêcher jusqu'au bout.

Incapable de se livrer beaucoup à l'étude, il passa son temps à prier et à faire des lectures spirituelles. Durant cette année qui précéda sa mort, il lut les six premiers volumes des Petits Bollandistes. L'exemple des saints l'excitait sans cesse à ne vivre que pour Dieu et, comme eux, à ne désirer que le bon plaisir divin.

Dans sa dernière lettre à ses parents, pour le jour de l'an, parlant de sa maladie, il leur disait entre autres choses : "Que la sainte volonté de Dieu soit faite ! soit que nous vivions, soit que nous mourrions, nous appartenons à Jésus-Christ. Je vous engage donc à prier pour moi, afin que je puisse supporter avec patience les peines de cette vie et me conformer en tout au bon plaisir de Dieu."

Cependant, le mal allait toujours en augmentant ; il lui fallut bientôt abandonner sa chère cellule pour entrer à l'infirmerie. C'était le 5 février, un mercredi, jour consacré à saint Joseph, le Patron de la bonne mort. Ce changement de demeure ne remplit pas son cœur d'idées sombres et tristes. Il s'y montra tel qu'on l'avait toujours vu, content de tout, et acceptant avec la même égalité d'âme le doux et l'amer. Jamais il ne refusa un remède, n'importe son amertume. Les repas étaient pris par lui avec la même indifférence. Tous ses confrères convenaient que le Père Alfred était le malade le plus facile à soigner qu'on puisse trouver.

Il se confondait en remerciements pour la moindre marque d'attention et il dissimulait adroitement tout manque d'égard.

Souvent il recevait la visite du médecin qui ne craignait pas de lui dire toute la vérité touchant son état. Il n'était pas de ceux pour qui le docteur doit être prudent dans ses paroles.

Le malade passait ses journées et ses nuits à tousser, et, malgré ses longues insomnies, il paraissait toujours gai et jovial. Dans sa toux déchirante, lui arrivait-il parfois d'expectorer du sang, il n'en témoignait aucune alarme. Il déclara, un jour, à un confrère, que, pour lui, cracher du sang ou boire de l'eau, c'était la même chose. Le même confrère lui dit une autre fois de ne plus tousser. "Mais il faut que je tousse, lui répondit-il avec une humeur souriante, cela me fait faire un peu de purgatoire ici-bas ; laissez-moi tousser pour l'amour de Dieu."

La fin de ses maux approchait : il put clairement constater les progrès de sa maladie.

Au commencement du mois d'août, apparut l'hydropisie. Elle commença par les pieds et gagna peu à peu les jambes, puis toute la partie inférieure du corps. Le visage lui-même changea d'aspect et se gonfla.

Le 12 août, sur l'avis de son médecin et selon son propre désir exprimé depuis six jours, le Père Alfred, après avoir dit la sainte messe, reçut des mains du R. P. Joseph Billiau, l'Extrême-Onction. Il répondit à haute voix à toutes les prières de la cérémonie.

Administré, il nous dit : " Me voilà maintenant soulagé de corps et d'âme."—" Mais, lui répondit-on, on aurait encore pu attendre."—" On ne se repent jamais d'avoir été trop prudent, répliqua-t-il avec le sourire sur les lèvres."

Le cher malade regarda arriver la mort avec calme, endurant toute peine avec une patience d'ange. Il put encore dire la messe jusqu'au dernier jour de l'octave de l'Assomption. Mais avec quelle difficulté, qu'im-

porte ! Le saint sacrifice n'était-il pas sa vie, sa consolation et son bonheur ici-bas ? Quand il lui fut impossible de monter encore à l'autel, il eut au moins la joie d'assister à une messe dite à la chapelle de l'infirmerie, et de recevoir chaque matin le Pain de l'immortalité, jusqu'au dernier jour de sa vie. Malgré l'enflure de ses jambes, c'était à genoux qu'il recevait son Dieu d'amour.

Il fut assidu à réciter son bréviaire jusqu'au 16 septembre ; jusque-là, il n'avait pas voulu s'en exempter, malgré les grandes fatigues qu'il en éprouvait.

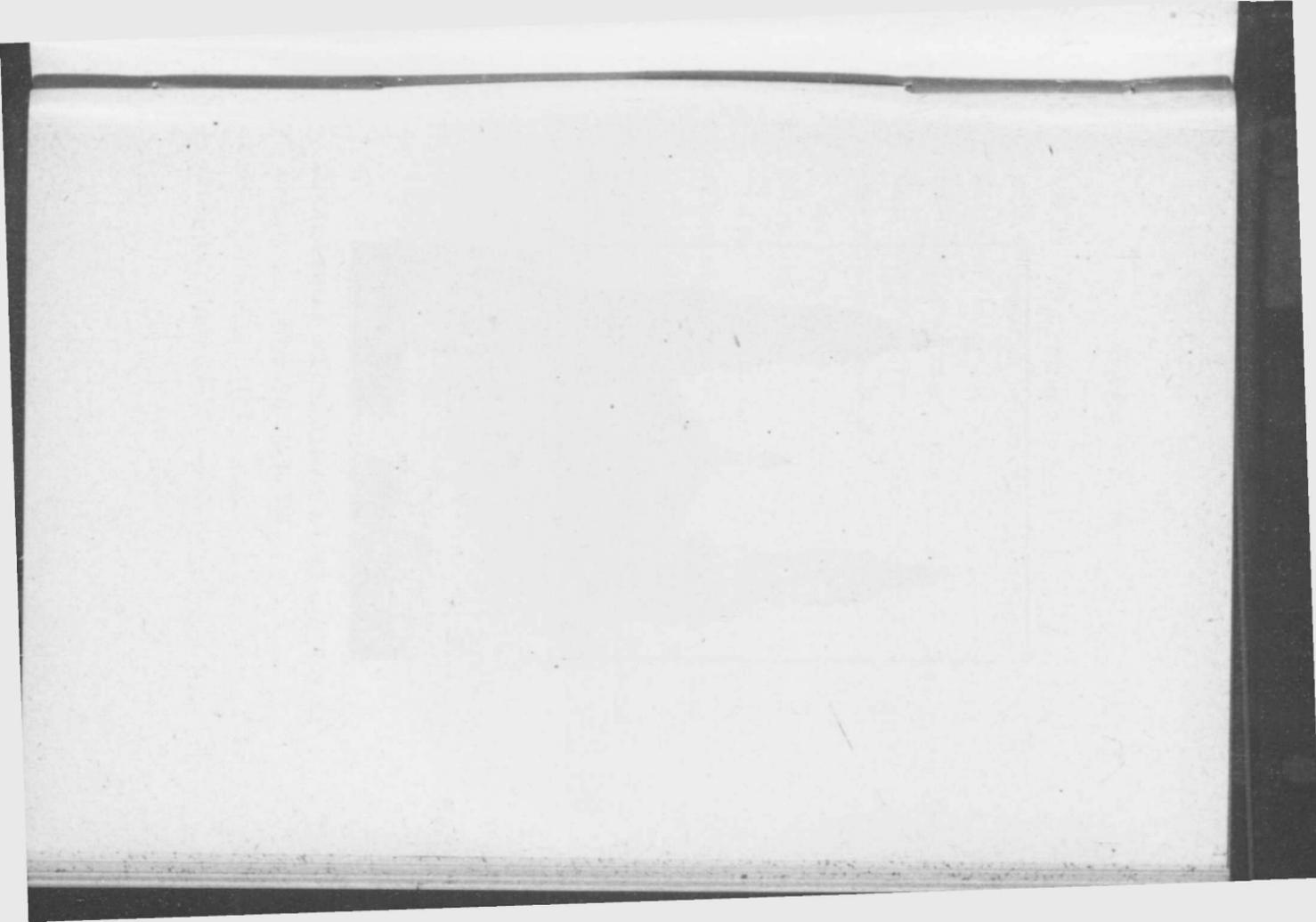
Il passait sa journée dans un fauteuil, vivant d'union avec Jésus et Marie, égrenant son rosaire, et ses chapelets de Notre-Dame des sept douleurs, de l'Immaculée Conception et du sacré Cœur de Jésus. De plus, chaque jour, il récitait les psaumes de saint Bonaventure en l'honneur du nom de Marie et lisait les prières de la recommandation de l'âme. Au son de l'horloge, il répétait l'*ave Maria*.

Plus d'un étranger demanda à voir le malade pour se recommander à ses bonnes prières.

Plusieurs évêques venus en pèlerinage à la Bonne Sainte Anne, le virent et furent grandement édifiés de sa douce et calme résignation à la volonté de Dieu. Ils recommandèrent à ses prières leurs personnes et leurs diocèses.

Sa Grandeur¹ Mgr Bégin, archevêque de Québec, qui affectionnait le Père Alfred, lui dit, un jour, en plaisantant : " Mais, Père, que faites-vous de bon toute la journée ?"—" Votre Grandeur, répondit-il, je prie et je souffre. Saint François de Sales dit : les uns travaillent, les autres sont travaillés ; moi je suis un de ses derniers, me voilà travaillé par la maladie."

Le 22 août, il fit, dans le silence le plus rigoureux, sa retraite du mois, la dernière de sa vie. Le lendemain, on le conduisit au parloir dans son fauteuil à roulettes. Il vit, pour la dernière fois, sa mère, son parrain et sa mar-





LE PORTAIL DE LA BASILIQUE DE SAINTE-ANNE
DE BEAUPRÉ.

j
.
s
d
v
fl
v

raïne. Il les entretint avec sa douce jovialité, et leur donna la bénédiction demandée. On se dit au revoir au ciel. Sa mère répandit beaucoup de larmes lors des adieux, mais le cher Alfred demeura calme, ne voulant rien trahir de son émotion.

Le 26 août, son médecin lui fit une opération douloureuse ; il la supporta avec un courage surhumain. Il avait auparavant averti sérieusement le docteur qu'il ne tenait pas à ce qu'on prolongeât sa vie et qu'il espérait bien qu'on ne lui donnerait pas de morphine pour apaiser ses douleurs.

Ceux qui venaient le voir et lui demandaient comment il se portait, recevaient toujours cette même réponse : "Comme le bon Dieu le veut."

A l'occasion du neuvième anniversaire de ses vœux, le 8 septembre, fête de la Nativité de la sainte Vierge Marie, plusieurs confrères vinrent lui offrir un magnifique bouquet de fleurs naturelles. Il fut touché de cette bienveillance fraternelle, et remercia ses confrères

de leurs bontés à son égard. Il fit placer le bouquet au pied de l'image de Notre-Dame des douleurs.

Selon sa pieuse coutume de composer une prière aux fêtes de la sainte Vierge, en ce jour béni de la naissance de Marie, il prit l'image de Notre-Dame du Perpétuel Secours que lui avait donnée le T. R. P. Kockerols, ancien provincial, la plaça sur ses genoux et inscrivit, comme encadrement à l'image, ces principes de dévotion à Marie : "Connaître Marie, aimer cette bonne mère d'un amour constant, être reconnaissant pour ses bienfaits, servir Marie avec une grande fidélité : c'est la vie de la grâce en ce monde, et la vie de la gloire dans l'autre."

Puis, au revers, il écrivit son acte de consécration à l'auguste Famille de Nazareth. Nous ne pouvons pas le passer sous silence, puisque ce sont ses dernières paroles écrites :

"O Jésus, mon bien-aimé Rédempteur ! O Marie, ma bonne mère ! ô Joseph, mon glo-

rieux Protecteur ! me voici prosterné à vos pieds. Daignez agréer l'offrande que vous fait de tout lui-même le plus indigne de vos serviteurs. Je renouvelle les promesses de mon baptême et de ma profession religieuse, renonçant à satan, à ses pompes et à ses œuvres, et renouvelant mes vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté, ainsi que mon vœu et mon serment de persévérance ; je me consacre entièrement à vous, vous consacrant mon esprit avec toutes ses pensées, mon cœur avec toutes ses affections, mon corps avec tous ses sens, ainsi que toutes mes actions et toutes mes souffrances, me proposant de tout faire et de tout souffrir en vue de la plus grande gloire de Dieu, en vue de ma propre sanctification et en vue de la sanctification du prochain. Le tout, en union avec vous : *ex amore Jesu, Mariæ et Josephi.*

“Ainsi donc, mon bien-aimé Jésus, ma bonne mère Marie et mon glorieux saint Joseph, je suis tout à vous ; à vous, sans retour, sans réserve, sans partage ; à vous, à la vie, à la

mort. En retour, je ne désire qu'une chose, c'est que vous me soyez propices pendant tout le cours de ma vie et spécialement à l'heure de ma mort.

“ O saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph ! gravez-vous au fond de mon cœur, afin que j'exhale mon dernier soupir en vous prononçant. Ainsi soit-il.”

Il récita ce bel acte de consécration tous les jours jusqu'à sa mort, soit de lui-même, soit avec l'aide du frère qui le soignait.

Souvent aussi il se recommanda à la Bonne Sainte Anne, pour lui demander, au déclin de la vie, force et courage dans ses peines ; chaque jour, il se faisait apporter sa relique afin de la vénérer.

Un jour qu'on lui suggérait de demander à notre glorieuse Patronne de passer une bonne nuit, il répondit : “ Que la volonté de Dieu soit faite ! les nuits appartiennent au Seigneur.”

Une dizaine de jours avant son trépas, il nous dit que la Bonne Sainte Anne lui avait

rendu un grand service en ne lui obtenant pas sa guérison.

Le 12 septembre, son frère, étant désigné pour aller prêcher une retraite, lui manifesta son intention de demander un remplaçant au supérieur. " Non, répondit-il, va en mission ; imite les saints missionnaires qui apprirent la mort de leurs parents au milieu des travaux apostoliques, dans l'exercice de la charité."

Il partit en lui recommandant fortement de ne pas mourir avant son arrivée. Ses vœux furent exaucés.

Le Père Alfred demeura tout le mois de septembre entre la vie et la mort. Son estomac se refusant de plus en plus à toute nourriture, l'affaiblissement augmenta graduellement. Le repos forcé et continu des derniers mois avait fait de son corps une immense plaie. Il faisait pitié à voir ; cependant, jamais il ne perdit le doux sourire de résignation qui effleurait ses lèvres, et c'était réellement avec joie qu'il entrevoyait sa dernière heure.

La mort, ah oui, il y avait longtemps qu'il

soupirait après elle, afin de pouvoir s'unir plus intimement à son Dieu. Souvent on l'entendait répéter ces paroles de saint Paul : *Cupio dissolvi et esse cum Christo* : " Je désire d'être dégagé des liens du corps, et d'être avec Jésus-Christ."

Écoutons les vifs accents de son âme avide de contempler la bienheureuse Vierge Marie, de jouir de la présence de Celle qui avait ravi son cœur. Nous les trouvons çà et là dans ses notes spirituelles.

" O Marie ! s'écrie-t-il, si votre nom est si beau, que devez-vous être vous-même ? Oh ! qu'ils sont heureux ces habitants de la céleste patrie qui ont le bonheur de vous contempler ! Que j'envie leur sort ! Oh ! qui me donnera de quitter cette terre pour m'envoler vers vous, pour vous voir, vous aimer, vous louer, vous remercier et jouir de votre présence ? Quand donc ce lieu d'exil finira-t-il ? Oh ! que ce soit bientôt, ô bonne mère ! Il me tarde d'aller vous contempler ; car ici-bas je suis toujours exposé à vous déplaire. O Marie,

ma bonne mère ! pardonnez-moi si j'insiste, vous voyez les attaques que sans cesse mon ennemi me suscite. Ce que je crains, c'est de manquer d'invoquer votre saint nom. Voilà, ô Marie ! ce qui me fait désirer de mourir."

Dans un autre passage : " O aimable Marie ! quand donc quitterai-je cette terre ? Oh ! que ce soit bientôt ! Au ciel du moins je n'offenserai plus mon Dieu. Mais, je le reconnais, j'en suis encore indigne. O Vierge sainte ! opérez au plus vite ma sanctification ; je désire aller m'unir à tous les anges et à tous les élus pour louer, exalter votre bonté, votre miséricorde pour moi, et rendre, avec eux, mille actions de grâces à la Trinité trois fois sainte, de vous avoir fait si grande et de vous avoir donnée à nous pour être notre mère.

" O douce Marie ! pardonnez ma témérité, je le reconnais, je ne suis qu'un pauvre pécheur qui ne mérite rien ; mais vous êtes si bonne, que je me ferais un crime de douter un moment de votre bonté : venez m'assister à l'heure de ma mort, *montrez-vous à moi*. O bonne mère !

vous le savez, j'ai beaucoup péché et le démon fera tous ses efforts pour me jeter dans le trouble. O Marie! c'est là ce qui me pousse à vous demander cette faveur, accordez-la-moi donc, ô bonne mère! oui, je l'espère; bien plus, je l'attends."

Son âme trouve encore des accents poétiques pour exprimer son désir du ciel. Il s'adresse à Marie :

— "Ah! qui me donnera de m'envoler au ciel,
Pour aller vous aimer d'un amour éternel!
Quand donc arrivera cette heure tant bénie?
Oui, combien il me tarde, ô ma Reine chérie!
De quitter cette terre afin d'aller vous voir.
Ah! venez au plus tôt, venez me recevoir,
Et conduisez mon âme au séjour de la gloire,
Pour jouir avec vous du fruit de la victoire."

Son exil allait bientôt finir. A la fin, un Père et un Frère se trouvaient continuellement à son chevet, le veillant jour et nuit.

Le 19 septembre, on crût qu'il allait trépasser, tant il paraissait faible. Dans la soirée, il eut quelques moments de répit. Il nous fit

alors un bel entretien sur la vocation religieuse et le bonheur de mourir dans la Congrégation.

“ J'espère que nous nous reverrons rédemptoristes, disait-il avec gravité. Mourir rédemptoriste, c'est la plus belle mort que nous puissions faire, car saint Alphonse a vu toutes prêtes les couronnes réservées à ceux qui meurent dans l'Institut.”

Et, comme transporté au ciel, il ajoutait :

“ Je viendrai moi-même vous ouvrir les portes du paradis, et je changerai votre pauvre habit de rédemptoriste contre une robe ornée de diamants et de perles précieuses. Nous devons faire tous nos efforts pour persévérer et mourir rédemptoristes. Tous doivent gagner leur vocation : les uns ont leurs épreuves avant d'entrer en religion ; les autres, après. Il est arrivé que, plusieurs, cédant aux tentations du démon, ont perdu leur sublime vocation, et, malheureusement n'ont ouvert les yeux qu'après l'avoir abandonnée. Pour persévérer, il faut un grand esprit de prière, un grand amour envers la sainte

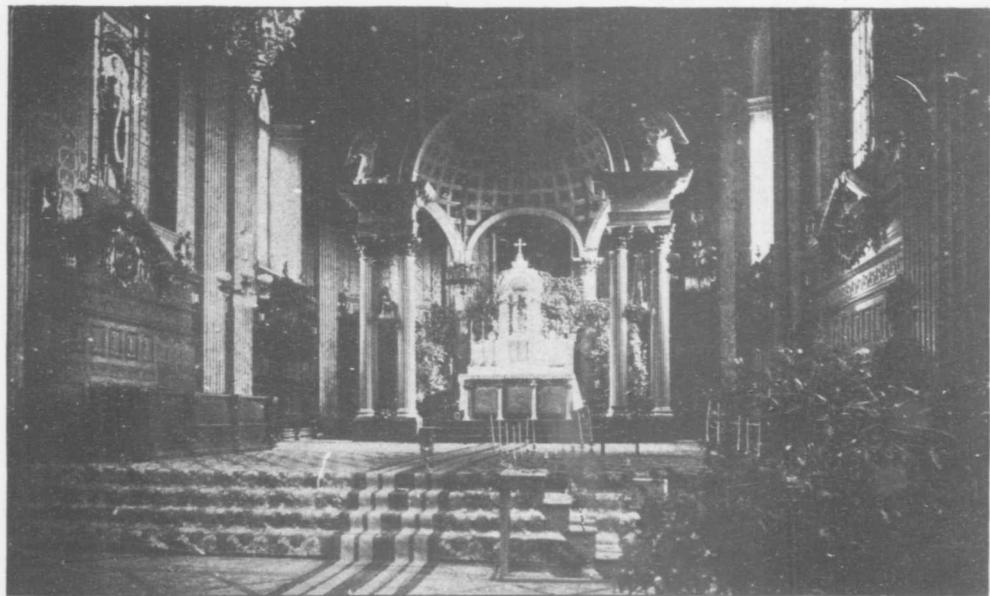
Vierge, de l'ouverture de cœur et de la patience."

Le Père Alfred eut été content de mourir le 20 septembre, jour de la fête de Notre-Dame des douleurs. La veille, il avait dit au frère infirmier : " Si Marie voulait venir me chercher demain."—" Vous iriez tout droit en Paradis, répliqua le frère."—" Oui, répondit le malade, si la sainte Vierge offre ses douleurs pour moi." A minuit sonnant, il salua la Reine des martyrs par des AVE MARIA, entremêlés des invocations chères à son cœur, telles que Notre-Dame du Perpétuel Secours, Marie Immaculée, Notre-Dame des douleurs, Notre-Dame du Bon Conseil, saint Joseph, Bonne Sainte-Anne, etc., auxquelles il répondait distinctement : priez pour nous.

Durant les derniers jours de sa vie, il fit réciter par son frère toutes ses prières quotidiennes et cela à haute voix et lentement, afin qu'il pût les suivre avec plus de facilité.

Le 21 septembre, vers 5 heures et demie du soir, le cher malade passa par une crise. Les





LE CHŒUR DE LA BASILIQUE DE SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ. JTC

confrères accourent aussitôt dans sa chambre, entourent son lit et récitent les prières des agonisants. Revenu de sa crise, il demanda pardon pour tous les embarras qu'il leur causait : le pardon était bien facile à donner, car chacun était si content de pouvoir rendre service à cet ange de la terre, à ce serviteur de Marie.

Aux derniers jours, il eut beaucoup à souffrir de la faim et de la soif ; il ne dormait plus, ne reposait plus. Voulait-on lui donner une meilleure position, on ne réussissait pas toujours, on l'asseyait malheureusement sur ses plaies. "Que Dieu soit mille fois béni!" s'écriait-il alors. Ou bien : "Je veux tout souffrir par amour pour Jésus."

Le corps souffrait, mais l'âme se réjouissait de supporter quelque chose pour Dieu, comme il le déclara à son directeur de conscience, le R. P. Tielen.

Un jour, il demanda à ce Révérend Père s'il allait bientôt mourir. "Encore quelques jours," fut la réponse.—"Mais, dit tout naïve-

ment le malade, vous ne voulez donc pas que je meure ; oh ! je désire tant aller voir la sainte Vierge." Et il ajouta : *Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat* : " Cependant que la volonté de Dieu soit faite et non la mienne."

De temps en temps, surtout quand les souffrances devenaient plus fortes, il demandait des prières, afin qu'il pût être courageux jusqu'au bout.

Pendant les huit derniers jours, il supplia souvent la sainte Vierge de venir le chercher. Il soupirait sans cesse après celle qu'il aimait tant.

Une fois, se trouvant seul avec le frère infirmier, il lui déclara qu'il avait extrêmement aimé Marie. Un autre jour, il répondit à un frère candidat qui lui demandait s'il avait beaucoup aimé la bienheureuse Vierge Marie. " Oui, oui, je l'ai toujours aimée, je l'ai toujours priée, cette bonne mère. Et sachez-le, mon frère, c'est la dévotion à Marie qui vous conservera le grand don de la vocation, priez Marie constamment et vous persévérerez."

Une fois, on s'avisa de lui demander quel jour il voulait mourir ? Il répondit : "Je serais fort aise de mourir un samedi ou un jour de fête de la sainte Vierge, mais le principal c'est de bien mourir. Je mourrai quand Dieu le voudra."

Le 25 septembre, les premiers jувénistes de notre Vice-Province arrivèrent au monastère de Sainte-Anne de Beaupré. On annonce cette bonne nouvelle au Père Alfred. Il les bénit de tout cœur et offrit à Dieu ses fatigues et ses souffrances pour la prospérité du jувénat.

Quatre jours avant sa mort, il apprit du médecin qu'il ne lui restait plus que quelques jours à souffrir ; il le remercia cordialement de tous ses bons soins.

Supérieurs et confrères se recommandaient à ses prières, estimant avoir affaire à un saint ; et même son recteur n'hésitait pas à déclarer qu'il invoquerait le Père Alfred immédiatement après sa mort. Le vénéré malade acceptait volontiers toutes les com-

missions qu'on lui donnait pour le ciel et promettait de s'intéresser à la Congrégation et à tous ses confrères.

Le 29 septembre, veille de sa mort, il passa une nuit bien pénible à la nature, mais supportée avec une résignation parfaite à la volonté divine. Au matin, on lui demanda quelle grâce spéciale il voulait qu'on priât le Seigneur de lui accorder durant la sainte messe. "La volonté de Dieu," fut toute sa réponse. C'est à cette messe qu'il reçut, pour la dernière fois, le Pain de vie éternelle.

Dans l'après-midi, il eut la visite du T. R. P. Catulle, vice-provincial, qui recommanda à ses prières tous les intérêts de la Vice-Province, l'encouragea à mettre sa confiance en Marie, l'assurant que la sainte Vierge viendrait l'assister à ses derniers moments et lui donna sa bénédiction. Cette visite fut une douce consolation pour le cher malade. Le Père Alfred offrait aussi le sacrifice de sa vie pour la prospérité de Beaulieu et de toute la Province belge.

Une de ses dernières paroles fut pour les chers étudiants de Beauplateau. Il leur donna ce conseil : " Qu'ils vivent de telle sorte qu'on puisse dire d'eux comme de Jésus-Christ, qu'ils ont bien fait toute chose."

De temps en temps, dans la journée, on lui entendait dire : " O Marie, ma bonne mère ! venez donc me chercher. Je veux aller au ciel pour vous voir, mais quand Dieu le voudra."

Vers 4 heures de l'après-midi, il proféra ces paroles d'un amant du divin Crucifié : " Qu'on est heureux de souffrir !"

A six heures et demie du soir, sous l'impression qu'il va rendre le dernier soupir, ses confrères se rendent aussitôt à son chevet. Tout à coup ils lui entendent dire : " O bonne, ô douce, ô tendre Marie ! venez me chercher. Ce n'est pas qu'il m'en coûte de vivre, je suis même prêt à souffrir jusqu'au jugement dernier ; mais je désire vous contempler, ô aimable Marie ! venez me chercher pour l'amour de tous ceux qui m'entourent.

“ Miséricordieux Jésus, votre justice est infinie, ayez pitié de moi, pardonnez-moi; pardon pour tous les péchés de ma jeunesse. O divin Sauveur! mon espérance est dans vos mérites. Après Jésus, c'est en vous, ô Marie! que je mets ma confiance. Pardon, ô Marie! pardon pour ma lâcheté à vous servir, je ne vous ai pas encore assez aimée. O tendre mère! priez, priez pour moi.”

Puis un confrère lui suggéra des invocations qu'il répéta.

Le 30 septembre, peu après minuit, le Père Alfred dit à celui qui le veillait: “ C'est aujourd'hui mercredi, n'est-ce pas? Je me rappelle que c'est un mercredi que je suis entré à l'infirmerie. Je vais mourir aujourd'hui sous la protection de saint Joseph, Patron de la bonne mort; n'est-ce pas un beau jour? ” —“ Veuillez me donner son image ” ajouta-t-il. On la lui donna et il la baisa avec amour. Il pressa aussi sur son cœur l'image de Notre-Dame du Perpétuel Secours et son crucifix de mission.

A une heure et demie de la nuit, il entonna de toute la force de sa voix le *Magnificat*, et le chanta entièrement avec le *Gloria Patri*.

Le cantique terminé, il s'écria : " Vivent Jésus, Marie, Joseph ! vive saint Alphonse ! vive la Bonne Sainte Anne ! vive le Paradis ! " Un confrère lui dit : " Mon Père, vous allez vous fatiguer en parlant si fort. " — " Comment me fatiguer, répondit-il, en présence du Paradis ? "

Il se tut pendant une demi-heure, puis prononça distinctement les actes de foi, d'espérance, de charité, de remerciement et de contrition.

A 2 heures, il reçut l'absolution générale et entra en agonie vers 6 heures du matin.

Un peu avant huit heures, le Père Alfred ouvrit les yeux, les éleva vers le ciel, un sourire angélique effleura ses lèvres et il exhala doucement sa belle âme. Huit heures sonnaient à l'horloge du Monastère.

Il tenait alors en mains son crucifix de mission, ses saintes Règles, son rosaire, ses

images de Notre-Dame du Perpétuel Secours et de saint Joseph. Son chapelet de Notre-Dame des sept douleurs lui pendait au cou. C'est ainsi que ce parfait rédemptoriste avait voulu mourir, les armes à la main. Il avait vingt-huit ans, dix mois et six jours.

R. I. P.





LA STATUE MIRACULEUSE DE SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ.

CHAPITRE XXV.

APRÈS SA MORT.

A peine le Père Alfred Pampalon eut-il rendu le dernier soupir, et le glas funèbre, annoncé sa mort dans la paroisse de Sainte-Anne de Beaupré, que partout on entendit dire : un saint vient de mourir, le saint est mort, c'est la mort d'un ange, d'un serviteur de Marie.

On félicitait son frère d'avoir un nouveau protecteur au ciel.

Le jour de sa mort, à une heure et demie de l'après-midi, on fit la levée du corps, et la dépouille mortelle fut transportée à la sacristie pour être exposée à la vue du public.

Dès le premier jour, les paroissiens vinrent en grand nombre prier autour de ses restes

mortels ; mais, à la vue de cette figure angélique, à la pensée de sa vie si vertueuse et si parfaite, ils étaient plutôt portés à l'invoquer et à lui demander des grâces qu'à prier pour son âme.

On fit toucher à ses mains et à ses habits des chapelets, des médailles et d'autres objets de piété. Une partie de sa soutane fut partagée entre les parents, les amis et des étrangers. Un grand nombre de personnes ont réclamé un souvenir du bon Père Alfred.

Le service eut lieu le 2 octobre, fête des saints Anges gardiens, dans la basilique de Sainte-Anne. Le maître-autel était tout orné de fleurs blanches, emblèmes de la pureté du vénéré défunt.

Le corps, placé au milieu du chœur, était bien vu de la grande nef. Le Père Alfred semblait dire à tous : "Heureuses mortifications, heureuses souffrances supportées par amour pour Jésus et Marie. Le temps des afflictions est passé ; à moi maintenant la joie, le repos, la récompense éternelle."

Toute la paroisse avait tenu à cœur d'assister à son service ; il y eut aussi un grand concours de prêtres, de parents et d'amis.

Pendant que le chant du *Libera* faisait résonner la voûte de la Basilique, ceux qui étaient destinés pour fermer le cercueil mirent d'abord le corps en place, car il avait été soulevé pour être vu du public, et remarquèrent alors que les membres du défunt étaient restés flexibles comme ceux d'un vivant.

Enfin, la dépouille mortelle fut portée à sa dernière demeure, au caveau des Pères Rédemptoristes, lequel se trouve tout juste au-dessous de l'autel de Notre-Dame du Perpétuel Secours. Le corps du défunt occupe un *loculum* correspondant au côté de l'évangile du dit autel.

La presse de Québec et de Lévis rendirent au défunt les plus beaux témoignages.

A ces témoignages d'estime de la part des hommes, Dieu a semblé ajouter le sien par des faveurs qui ont suivi de près la mort de ce bon et fidèle serviteur.

Plusieurs de ces faveurs ont été publiées dans la revue "Les Annales de Sainte-Anne," et dans les journaux.

En janvier 1902, nous avons recueilli plus de 80 grâces ou faveurs temporelles et spirituelles attribuées à l'intercession du R. P. Alfred Pampalon (1).

Que Dieu soit béni !

(1) Prière de communiquer à l'auteur de ce livre les faveurs attribuées à l'intercession du R. P. Alfred Pampalon, rédemptoriste.

APPENDICE.

NOTICE TOUCHANT LA CONGRÉGATION DU TRÈS SAINT RÉDEMPTEUR.

Fondée en 1732, par saint Alphonse-Marie de Liguori, évêque, missionnaire et docteur de la sainte Eglise, cette congrégation a été approuvée et mise au rang des instituts religieux, par Benoît XIV, en 1749.

L'institut des Rédemptoristes a son centre à Rome. Il est présentement régi par le T. R. P. Mathias Raus, supérieur général, assisté de six conseillers de différentes nationalités. Il comprenait, en 1898, cent cinquante-six maisons, partagées en treize provinces et dix vices-provinces.

A elle seule, la province belge, fondée en 1841 par le vénérable P. Passerat, compte

dix-huit maisons, réparties tant en Europe, qu'en Afrique, en Amérique et dans les Antilles. La résidence de son provincial, le T. R. P. Jos. Strybol, est à Saint-Joseph de Bruxelles, Belgique.

C'est de cette province, que relève la vice-province canadienne.

L'institut est tout à la fois apostolique et contemplatif, la vie du Rédemptoriste étant un mélange de ces deux genres de vie.

Essentiellement apostolique, la Congrégation du Très Saint Rédempteur a pour fin de continuer sur la terre, dans la mesure de ses forces, la grande œuvre de la rédemption par le moyen des missions, des retraites et autres travaux du même genre. Dans cet ordre de choses, aucune limite n'est tracée à son zèle. Elle accepte les missions partout : chez les infidèles comme en pays chrétien, dans les grandes villes comme dans les plus petits villages. Mais, il lui est ordonné d'avoir et de montrer une préférence marquée pour les pauvres, les ignorants, les délaissés.

Ainsi défini, cet apostolat se distingue par un trait tout particulier : il est sévèrement exclusif. Saint Alphonse a voulu que ses religieux fussent toujours missionnaires, et ne fussent que cela. Pour eux, pas de maisons d'éducation, pas de séminaires et de collèges à diriger ; et, en fait de prédications, pas de carêmes, pas de discours d'apparat ; rien que les missions et les retraites prêchées d'une manière simple et apostolique.

Vouée à l'apostolat, la Congrégation du Très Saint Rédempteur est en même temps un institut contemplatif. Elle a, dans son esprit et dans son régime intérieur, quelque chose qui la rapproche des anciens ordres monastiques. C'est ce qui a fait dire à saint Alphonse que "Le Rédemptoriste doit être apôtre et chartreux : apôtre au dehors, chartreux à la maison." Dans cette pensée, le saint a imposé à ses religieux environ six mois d'apostolat chaque année, et six mois de vie plus solitaire. Leur vie est alors partagée entre l'étude, la prière et la pénitence ; la

prière, à elle seule, absorbe environ six heures par jour, indépendamment d'un jour de retraite chaque mois et de dix jours chaque année.

Quant à la formation des sujets, le saint a voulu qu'elle fût lente et soignée. Elle commence par un premier noviciat d'une année, qui se termine par l'émission des quatre vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de persévérance. Viennent ensuite les études, surtout pour ceux qui ne sont pas encore prêtres : d'abord, les études littéraires, si elles n'ont pas été complètement terminées ; puis, six années d'études ecclésiastiques. Ces études sont suivies d'un second noviciat de six mois, suivi lui-même de quelques années de demi-solitude, jusqu'à ce que le sujet ait trente ans, âge avant lequel on ne va pas régulièrement en missions.

Quoique jeune encore, la Congrégation du Très Saint Rédempteur a déjà enfanté un grand nombre de saints personnages. Outre saint Alphonse lui-même, canonisé en 1839,

elle compte neuf de ses enfants dont on poursuit aujourd'hui le procès de béatification et de canonisation : le Bienheureux Frère Gérard, le grand thaumaturge du dix-huitième siècle ; le Bienheureux Clément-Marie, disciple de saint Alphonse et propagateur de la congrégation en-deçà des Alpes ; le Vénéral P. Passerat, disciple à son tour du Bienheureux Clément-Marie et fondateur de la province belge ; cinq autres Pères et un Frère étudiant.

L'importance des travaux accomplis par les Pères Rédemptoristes, tant à Montréal qu'à Sainte-Anne de Beaupré, le champ immense à parcourir par leurs missionnaires, le nombre même de leurs sujets et de leur maisons tendant à s'augmenter graduellement, engagèrent le supérieur général de l'ordre, en 1893, à ériger en vice-province les maisons de Montréal et de Sainte-Anne de Beaupré, unies à celles de Saint-Thomas et de Sainte-Croix, dans les Antilles.

La récente vice-province canadienne, tant

sous la direction du T. R. P. Catulle que sous celle de son successeur, le T. R. P. Lemieux, marche de progrès en progrès, comme le font d'ailleurs toutes les communautés religieuses du Canada. Trois nouvelles maisons ont été fondées en trois années consécutives : une à Hochelaga, en 1896 ; une deuxième à Sainte-Croix, dans les Antilles, en 1897 ; une à Brandon, Manitoba, en 1898. En sorte que la vice-province compte aujourd'hui sept maisons, habitées par quarante-deux Pères et vingt-trois Frères. De plus, pour en compléter l'organisation et la préparer à son érection en province régulière, un juvénat, pour l'éducation des jeunes aspirants qui n'ont pas encore terminé leurs humanités, a été érigé, en 1896, à Sainte-Anne-de-Beaupré. Enfin, le 2 août 1900, fête de saint Alphonse, un noviciat pour tous les postulants, prêtres et séculiers, a été ouvert dans la maison des Rédemptoristes, à Hochelaga.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
APPROBATIONS.....	VII
DÉCLARATION DE LAUTEUR	VIII
CHAPITRE I. — Alfred Pampalon avant son entrée en religion.....	1
“ II. — Son noviciat.....	15
“ III. — Son studendat.....	23
“ IV. — La prêtrise.....	30
“ V. — Le jeune Père.....	40
“ VI. — Ses vertus.....	46
“ VII. — Sa foi	53
“ VIII. — Son espérance.	55
“ IX. — Sa charité envers Dieu	59
“ X. — Sa dévotion à Jésus-Christ.....	63
“ XI. — Sa dévotion à Marie.....	75
“ XII. — Sa dévotion à Saint Joseph.....	87
“ XIII. — Sa dévotion à la sainte Famille.	91
“ XIV. — Ses Saints de prédilection.....	95
“ XV. — Son amour du prochain	101

	PAGE
CHAPITRE XVI. — Sa pauvreté.....	108
“ XVII. — Sa pureté.....	111
“ XVIII. — Son obéissance.....	116
“ XIX. — Son humilité.....	122
“ XX. — Sa mortification extérieure....	126
“ XXI. — Son recueillement.....	129
“ XXII. — Son oraison.....	134
“ XXIII. — Son abnégation de lui-même et son amour de la croix...	142
“ XXIV. — Sa dernière année.....	155
“ XXV. — Après sa mort.....	187
APPENDICE. — NOTICE touchant la Congrégation du Très Saint Rédempteur	191

ILLUSTRATIONS

Le R. P. Alfred Pampalon, rédemptoriste....	IV
Alfred Pampalon à l'âge de 19 ans.....	14
Monastère de Beauplateau, Belgique.....	22
L'intérieur de l'église de Notre-Dame de Lévis.....	52
Le collège de Lévis.....	100

ILLUSTRATIONS

199

PAGE

L'extérieur de la basilique de Ste-Anne de Beauré..	154
Le portail de la basilique de Sainte-Anne de Beauré..	164
Le chœur de la basilique de Sainte-Anne de Beauré.	176
Les statue miraculeuse de Sainte-Anne de Beauré...	186
